John Carter Brown.

C

DE

L'AMÉRIQUE

ET

DES AMÉRICAINS,

OU

OBSERVATIONS CURIEUSES

DU PHILOSOPHE

LA DOUCEUR,

qui a parcouru cet Hémiſphere pendant la derniere guerre, en faiſant le noble métier de tuer des hommes ſans les manger.

A BERLIN,

CHEZ SAMUEL PITRA, LIBRAIRE.

1771.

JOHN CARTER BROWN

AVERTISSEMENT
AU
LECTEUR.

Quand on a compoſé cette petite brochure, on ignoroit la réponſe de l'auteur de la Diſſertation ſur les Américains, à la Défenſe des Recherches philoſophiques de Mr. de P. Il étoit permis de l'ignorer, puiſqu'elle eſt encore ſous preſſe. Cette Défenſe me paroiſſoit ſi abſurde, & tellement contraire à l'exactitude des citations, & à la vérité des choſes, qu'elle ne me paroiſſoit pas mériter qu'on entreprît un travail ſuivi, & qu'on entrât dans tant d'explications pour la refuter: auſſi ne trouvera-t-on ici qu'une négative générale, mais forte, & quelques preuves particulieres. Je ſerois bien faché

d'avoir obſervé l'ouvrage de Mr. de P. par un travail réglé, ſur milles choſes, qui ne méritent pas qu'on y faſſe attention; il m'auroit fallu compoſer un auſſi gros livre que le ſien, & j'aurois regretté le tems & la chandelle.

QUI SERVIRA

DE PRÉFACE.

Il y a quelques jours qu'une perſonne me fit ces queſtions. La deſcription que Mr. de P**. a faite de l'Amérique dans ſes Recherches philoſophiques, eſt-elle donc vraie, & les Américains ſont-ils auſſi miſérables qu'il le dit? — Non, ai-je répondu. — Dom Pernety a donc raiſon? — Oui. — Mais Mr. de P**. a fait une défenſe qui renverſe la diſſertation critique de Mr. l'Abbé, l'avez vous lûe? — Oui, la défenſe ne vaut pas mieux que les Recherches; elle n'en eſt qu'une répétition. — Cela me ſurprend, Mr. de P**. eſt un homme d'eſprit, il n'y a pas d'ap-

parence qu'il avanc des choſes, qu'il ne puiſſe bien prouver. — Mr. de P**. éſt ſans doute un homme d'eſprit, mais un homme d'eſprit peut fort bien l'avoir de travers & être dans l'erreur; ſur tout, quand il écrit ſur des choſes qu'il n'a pas vues de ſes propres yeux; & Dom Pernety, le prenez-vous pour un Sot? — non, mais ſa diſſertation contre les Recherches philoſophiques, eſt plustôt un diſcours académique, une apologie de l'Amérique & de ſes habitans, qu'une réfutation complette; Il n'a fait que généraliſer les faits dont Mr. de P**. a donné des preuves bien détaillées du contraire.

— Mr. de P**. n'a rien prouvé; il s'en faut de beaucoup; ſes citations & les conſéquences qu'il en a tirées à perte de vuë ne ſont rien moins que des preuves: & puis les trois quarts & demi, & les trois quarts de l'autre demi-quart de ſon livre ne ſont que des diſcuſſions phyſiques, métaphyſiques, d'hiſtoire naturelle, retournées avec érudition, & qui avoient déja été tournées & retournées vingt fois par vingt auteurs différents: car vous ſavez qu'aujourd'hui nos faiſeurs de livres ne brillent guere par l'eſprit d'invention: toutes les Sciences ſe réduiſent à compiler, compiler, à faire un

gros volume d'un petit, à transmuer des mots & des phraſes; Pierre a dit *jus-verd* & Paul dira *verd-jus*. Peu d'auteurs ont pour but l'utilité publique; la plû-part ne cherchent qu'à ſe faire un nom, de la réputation, & n'en acquiérent ſouvent que chez les Sots.

Je ſuis bien éloigné de mettre Mr. de P**. dans ce cas; à dieu ne plaiſe: il a produit du neuf dans ſes Recherches, comme par exemple, que le Japon, pouvoit bien avoir été peuplé par des Tartares du Tibet; ce qui étoit très important & très utile à ſavoir; mais il n'a pas été auſſi heureux par rapport aux Américains — vous ironiſez, parlez moi ſérieuſement: quel pays eſt-ce donc que l'Amérique, & quels hommes ſont les ſauvages? — Dom Pernety vous les a fait connoitre, un peu ſuperficiellement à la vérité, car il s'en faut bien qu'il ait réfuté Mr. de P**. dans toutes ſes aſſertions. — Oſerai-je vous prier de me faire le plaiſir de me donner quelques lignes à ce Sujet — Je le ferai volontiers pour vous obliger: mais je ne toucherai que légerement ſur ce que Dom Pernety a déja dit dans ſa diſſertation; & je vous parlerai de bien des choſes curieuſes

dont il n'a pas fait mention, parce qu'apparemment elles étoient trop crouſtilleuſes pour un homme de ſon état: en un mot je vous ferai connoître l'Amérique & les Américains tels qu'ils ſont. Je n'ai pas l'honneur de connoître, ni celui dêtre connû de ces deux Meſſieurs; La vérité ſeule guidera ma plume; elle ne tracera rien en phyſique & en morale que ce que j'aurai vû par mes propres yeux. Quant aux autres idées qui s'échapperont du creux de mon cerveau, vous les regarderez Si vous voulez comme ces bulettes de Savon, que les enfans ſoufflent avec un fétu de paille.

— Ne vous êtes-vous pas apperçu dans la diſſertation de Dom Pernety, qu'il avoit trempé ſa plume dans le vinaigre? — Oui, mais Mr. de P. a écrit ſes Recherches philoſophiques avec du fiel, & ſa défenſe n'a pas été écrite avec du miel; ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'il l'a conclue par dire que Dom Pernety ſait dire des injures & qu'il ſait les lui pardonner; au lieu de ſe ſouvenir que la tirade indécente, qu'il a faite contre les Bénédictins, avoit donné l'impulſion à la plume de Mr. l'Abbé; & que ce religieux en avoit été offenſé avec raiſon- Tout le mon-

de aujourd'hui tombe ſur les moines; on les regarde comme les Maringouins de la ſociété politique: mais les Bénédictins doivent être diſtingués des autres: ils méritent l'eſtime de tous les honnêtes-gens, & il ſeroit à ſouhaiter qu'il n'y ait jamais eu d'autres moines qu'eux. Les Bénédictins ſont les premiers Cénobites qui ont adouci les mœurs ſauvages de ces conquérans barbares qui ont envahi les débris de l'Empire Romain en Europe; ils ſont les premiers qui ont défriché les terres incultes, marécageuſes, & couvertes de forêts, de la Germanie & des Gaules; leurs couvens ont été L'azile des déplorables reſtes des ſciences Jadis cultivées par les Grecs & les Romains; ils ne doivent leurs richeſſes & leur bien-être, qu'a leurs bras & à la généroſité des Souverains: il eſt bien juſte d'en laiſſer jouir leurs Succeſſeurs ſans envie, d'autant plus que ce ſont les religieux du Monde, les plus généreux & les moins intéreſſés.

— Quoi, vous, un Hérétique? faire l'Apologie de ces moines? je ne m'y attendois en vérité pas: ils vous ont bien de l'obligation — je ne vois pas qu'ils duſſent m'en avoir aucune pour cela; je rendrois juſtice aux calouyers Turcs, comme je la rends

aux Bénédictins: la différence des oppinions religieuſes parmi les hommes doivent-elles donc les diviſer au point de s'entre-déchirer par des calomnies auſſi indécentes qu'injuſtes? j'aime tous les hommes, quelque Religion qu'ils profeſſent, cela m'eſt égal. Je ne voudrois pas égorger un chevreau pour leur converſion, ſi la mort de cet animal avoit le vertu de pouvoir les forcer à être de ma croyance; mais je donnerois volontiers mon ſang, pour les rendre meilleurs & plus heureux.

Bon ſoir, votre Serviteur,

portez-vous bien.

CHAPITRE I.

Pour démontrer qu'une choſe a dégénéré, on doit commencer par prouver qu'elle a excellé antérieurement dans ſa qualité naturelle.

L'Auteur des Recherches philoſophiques ſur les Américains dit qu'il a été occupé pendant neuf ans à la compoſition de ſon livre: je le plains de tout mon cœur, d'avoir employé tant de temps auſſi inutilement quant à ſon objet, puiſque je ne vois pas quelle utilité le public retirera de cet ouvrage: il ſervira tout au plus à amuſer quelques lecteurs en les induiſant en erreur: ce n'eſt pas qu'il n'y ait de l'érudition, de très bonnes choſes, & quelques vérités inconteſtables: mais j'aimerois mieux m'être occupé à méditer pendant vingt ans à Rechercher les moyens de faite croître deux Epics de bled, l'à où il n'en croît qu'un, que d'avoir employé ſix mois à faire les Recherches philoſophiques de Mr. de P**.; & ſi j'entreprends ici de les

relever, c'eſt par maniere de récréation, d'autant plus que je n'emploierai guere plus de temps à mes obſervarions, que celui, que cet Auteur dit que Dom Pernety a mis à faire ſa diſſertation.

Si, aulieu de s'être occupé à des Récherches ſi pénibles, dans ſon cabinet, pendant neuf ans, en dépeçant & en compilant les livres des Relateurs, l'Auteur eût employé ſeulement trois ans à voyager & à rechercher en Amérique, il y auroit acquis des connoiſſances plus certaines, & ſon eſprit rechercheur nous eût aſſurément crayonné le tableau des Américains avec des traits bien différens de ceux qu'il nous a tracés.

De dix millions d'Européens qui ont paſſé & repaſſé depuis deux ſiecles en Amérique, il n'y en a peut-être pas dix qui aient réflèchi en philoſophes ſur ce qu'ils y ont apperçu: cependant nous avons quelques relations dont les détails s'écartent peu de la vérité; mais elles ont été rejettées avec mépris par Mr. de P**. parce qu'elles ne s'accommodoient pas avec ſon ſiſtême dégénérateur, & qu'elles avoient été écrites, dit il, par des imbéciles, des ſoldats, des matelots, des avanturiers ou des moines ignorans; & il ne veut croire que des Géometres académiciens &c. mais malheureuſement le peu de ces Meſſieurs qui ont voyagé en Amérique, n'en ont vû qu'un coin & n'ont pas toujours ſu diſtinguer les objets qu'ils fixoient, comme je le ferai connoître ci-après.

Au reſte à peine connoît-on la vingtieme partie de ce vaſte terrein, & celui que les Colons Eu-

ropéens occupent, n'eſt aſſurément pas le meilleur; ils ſe ſont preſque tous cantonnés ſur les côtes & dans les Iles à fin de profiter des avantages de la navigation & du commerce.

J'ai parcouru l'Amérique Septendrionale & une partie de la Méridionale, pendant la derniere guerre, j'ai pénétré aſſez avant dans les terres en quelques endroits. J'ai été aux Antilles, aux Iles caraïbes: J'ai auſſi parcouru une partie des côtes de l'Afrique. J'ai mis les pieds à la Chine; car les Européens ne peuvent y pénétrer plus avant quà Quantong; mais quand on à vû une ville de la Chine & ſes habitans, ou les a tous vûs. J'ai vû encore une partie des Indes, & depuis le golfe Perſique, j'ai fait le trajet par terre juſqu'à Conſtantinople. Tout cela dans l'eſpace d'environ cinq ans. Ainſi ce que je dirai ici, n'aura pas été compilé dans les livres des relateurs. Je m'imagine bien, que Mr. de P**. y ajoutera peu de foi, n'importe, ce n'eſt pas pour le convaincre que j'écris; lui & ceux qui ne voudront pas me croire pourront aller ſe promener en Amérique.

Le but principal de cet auteur étoit de démontrer, que le Sol du terrein de cet Hémiſphere, ſes productions, les hommes, & les animaux qui l'habitent avoient dégénéré & dégénérent encore. Le mien eſt de démontrer que rien n'a dégénéré, au contraire.

Pour démontrer qu'une choſe a dégénéré, on doit commencer par prouver qu'elle a excellé antérieurement dans ſon eſpece naturelle: Or je doute

que Mr. de P**. puiſſe prouver que le terrein de l'Amérique, ſes productions, ſon climat, ont jadis été meilleurs qu'à préſent: que les Américains indigénes ont été barbus, plus forts, plus braves, plus beaux, plus amoureux, plus ſpirituels, plus induſtrieux &c. qu'ils ne ſont actuellement. Enfin que les différentes eſpeces d'animaux Indigenes, y ont été plus groſſes & plus féroces: car de dire que quelques colons, quelques animaux, quelques plantes exotiques, ſouffrent & ne réuſſiſſent pas en certains endroits où l'air & le ſol du terrein ſont mauvais, cela n'eſt pas une preuve que tout dégénère dans toute l'étendue de cet Hémiſphere: toutes les productions réuſſiſſent-elles également bien dans les différentes parties de l'Europe? la moitié des terres de l'allemagne & de la France ne ſont pas propres à la culture du froment. La vigne de la Bourgogne dégénère par tout ailleurs où on la tranſplante. Les vignes de la Champagne ne donneroient que des Vinaigres en Normandie, en Bretagne ou en Flandre. Au Cap de bonne Eſpérance, où tout réuſſit aſſez bien dans un petit Canton, l'avoine y dégénère: la premiere récolte ne peut ſervir à Enſemencer pour la ſeconde, elle ne produiroit rien.

Si j'avois à démontrer que la nature d'un terrein, ou d'un pays & celle de ſes habitans a entierement dégénéré, je prendrois l'Egypte & une partie de l'Aſie méridionale pour exemples; une infinité de Monuemens de toute eſpece en fait preuve. L'Egypte, Jadis ſi fertile en tout genre, le berceau de l'agriculture, des ſciences & des arts, n'eſt plus au-

jourd'hui qu'un Cloaque en comparaiſon de ce qu'elle a été; un déſert ſtérile couvert de marais & de ſables; & le peu de deſcendans qui reſtent de ſes anciens habitans ſont des animaux ſi ſtupides, ſi groſſiers & ſi méchans, que j'aurois honte de les mettre en parallele, avec les ſauvages les plus ſauvages de l'Amérique.

CHAPITRE II.

L'Opinion, que Dieu en créant Adam en Aſie, a auſſi créé d'autres hommes dans les autres différentes parties de la terre, eſt pour la raiſon, ſans être contraire au dogme du Criſtianiſme.

Les Théologiens regardent comme une héréſie d'agiter la queſtion; ſi Dieu, quand il fit le monde, n'a pas créé pluſiéurs hommes à la fois de différentes eſpeces quant à la figure, la couleur &c. Je n'y vois cependant rien de contraire à la foi Chrétienne: je reſpecte le Chapitre ſacré de Moyſe ſur la Création; il eſt le fondement ſur le quel eſt élevé l'Edifice de la Religion chrétienne, & mon intention n'eſt aſſurément pas de le Saper. La Divine morale de Jeſus-Chriſt eſt gravée au fond de mon cœur; mais je ne ſuis pas chrétien comme les Buffons & leurs ſemblables, je ne ſçais pas allier ma foi avec ma raiſon, quand elles ne ſont pas d'accord.

Quand le Créateur forma le globe que nous habitons, il répandit les différens germes des végétaux & des animaux ſur toute ſa ſurface: la Semence

du gramen, le glan du chêne &c. n'ont pas été emportés par le vent depuis l'Asie, jusqu'en Amérique. Les deux Hémisspheres ont été toujours séparés par un vaste Océan; ce qui le prouve, c'est quil y a une multitude d'animaux en Amérique de différentes especes absolument inconnues dans les trois autres parties du globe & qui ne se sont jamais mêlées; une quantité de plantes végétales, qui ne ressemblent en rien à celles de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe.

Dieu a créé Adam & Eve dans le Paradis terrestre, jardin magnifique, situé dans un coin de l'Asie, comme le rapporte Moyse. De ce couple est sortie la race d'hommes, la plus belle, la plus parfaite, en un mot la postérité d'Abraham, son peuple chéri, pour les quels tous les divins Mysteres ont été opérés; je crois tout cela; mais pourquoi ne croirois-je pas aussi, qu'il a créé en même tems dans les autres différentes parties de la terre, des hommes &c. de différentes physionnomies, de différentes couleurs, dont les Organes de la nature & de la raison ont été gradués; de l'Arabe au Chinois, du Chinois au Tartare Kalmouck, de celui-ci au Samoïde, du Samoïde au Lapon, du Lapon au Nègre, du Nègre au Pongos &c. car je regarde ces deux Especes comme les dernieres de toutes celles qui existent sur le globe, quoi qu'on place le Pongos au rang des bêtes parce qu'il ne parle pas: les Américains imberbes, couleur de cuivre &c. sont les seuls de leur espece, dans leur hémisphere. Je crois par conséquent que chacune de ces especes que je viens de nommer, est aussi indigene dans

le pays qu'elle habite, que l'herbe qui y croît; cette opinion eſt ſelon la raiſon, ſans être contre la foi, comme je le pouverai tout à l'heure; & malgré les différentes nuances cauſées par le mêlange de ces peuples dans les phyſionomies & dans les couleurs, un habile naturaliſte, ſaura toujours bien diſtinguer les eſpeces provenues de ces mêlanges, d'avec les primitives.

Il n'eſt pas vrai, comme le dit Mr. de P**. que les familles Arabes qui ſe ſont établies ſur les côtes de l'Afrique, de la Caffrerie &c. ſoient devenues par la chaleur du climat, ſemblables aux naturels du pays, il n'y a que ceux qui ſe mêlent avec les Noirs qui en prennent les Nuances: mais les Arabes qui ne ſe ſont pas mêlés conſervent leur couleur, leur nez aquilin, leurs cheveux plats & bruns, & leur longue barbe de même couleur, pour la qu'elle ils ont beaucoup de Vénération; en un mot, je n'ai vû aucune différence entre les Arabes de Madagaſcar, qui y ſont établis depuis plus de huit cens ans, & ceux que j'ai vûs à Balſora,

Il n'eſt pas vrai non plus que les Negres deviennent Blancs dans les climats froids & tempérés à moins qu'ils ne ſe mêlent avec les naturels. Il y a pluſieurs familles Négroiſes qui ſe ſont perpétueés entr'elles dans l'Amérique ſeptentrionale depuis plus de cent cinquante ans, je n'ai pas apprçu le moindre changement dans leur couleur ni leur phyſionomie. J'ai examiné ces deux faits avec d'autant plus d'attention, que je connoiſſois déja les ſentimens de Mr. de Buffon à cet égard.

Mr. de P**. traite de fable ce que la Peyreire aſſure, qu'on trouve des Eſquimaux auſſi noirs que des Négres du Sénégal: J'en ai vû trois qu'on avoit amenés à Louisbourg du Cap Brêton, d'une Noirceur naturelle auſſi éclatante que du velours, je les ai touchés & frottés: donc la Chaleur ne fait pas les hommes Noirs? cet auteur dit, qu'il faudroit donc croire que les Eſpagnols & les Portuguais ſont d'une race différente que les Suédois: cela pourroit bien être, mais je lui dirai que non, que les Eſpagnols & les Portugais ſe ſont noircis en ſe mêlant avec les Maures d'Afrique, & cela eſt ſi vrai qu'il y a quantité de perſonnes très blanches dont les familles ſont établies en Eſpagne & en Portugal depuis plus de ſix cens ans, ceſt-à-dire, du tems des Croiſades.

Mr. de P**. dit encore que les Naturels de l'Ile de Céylan qui ſont répandus dans les Campagnes & ſur les plages découvertes, y ont le viſage couleur de cuivre jeaune, & que ceux qui reſtent dans leurs Cabanes ont le teint blanc comme les Italiens. Il a voulu dire ſans doute, comme les Seigneurs & Dames d'Italie, car pour ce qui eſt du peuple de la campagne, il a auſſi le teint couleur de cuivre jeaune; mais aſſurément les enfans de ces payſans de l'Ile de Céylan, ni les enfans des payſans Italiens, ne deviennent pas couleur de cuivre jeaune, comme les négrillons deviennent noirs deux à trois jours après être ſortis du ventre de la mere, ſans même avoir été expoſés à l'air.

Non, non, les Hollandois & les autres colons de différentes nations Européennes établis au Cap de

bonne

bonne eſpérance, depuis long-tems, ne ſont pas devenus des Hottentots ni des Caffres ; pas plus que lesFrançois établis à Madagaſcar, aux îles Bourbon & Maſcareigne ne deviennent des Noirs.

Quiconque n'étudiera la Nature que dans ſon cabinet, ne la connoîtra jamais, & n'écrira qu'un Roman au lieu d'une Hiſtoire.

CHAPITRE III.

Continuation du précédent ; les Américains ne peuvent participer aux myſteres du Chriſtianiſme ; déciſion d'un concile à ce Sujet ; Idée qu'ont les Sauvages de l'être ſuprême qu'ils appellent grand Eſprit.

On me dira peut-être que Moyſe n'a fait aucune Mention que Dieu ait créé d'autres hommes qu'Adam : à cela je répondrai que Moïſe pouvoit fort bien l'ignorer. Dieu l'avoit fait dépoſitaire & ſecrétaire des Sacrés Myſteres qui regardoient ſon peuple chéri ſeulement : les autres peuples n'étoient pas de ſon département ; Ils étoient abandonnés à leur propre conduite & aux paſſions inhérentes à leur propre nature. Et comme les Calmoucks, les Négres, les Américains &c. ne ſont point deſcendus d'Adam & d'Eve, ils n'ont pas eu part au péché de ce premier couple, ni par conſéquent à la Rédemption. Il ne faut dont pas être ſurpris, ſi Dieu n'a pas donné à ces peuples la foi pour les Myſteres de nôtre ſainte Religion : cela eſt ſi vrai, qu'effectivement le Clergé Eſpagnol aſſemblé en un concile

a décidé que les Américains n'étoient pas dignes d'y participer. Uu pere de ce concile, y dit même aſſez éloquemment, que jamais l'Amérique n'avoit été faite pour être Chrétienne, parce qu'elle ne produiſoit pas de vin pour dire la Meſſe. Mais la *Progaganda fide* en a décidé autrement, elle veut qu'ils ſoient chrétiens malgré qu'ils en aient & ſans qu'ils ſachent pourquoi; du moins ceux qui ſont ſous la domination des Eſpagnols & des Portuguais: mais ils font très peu de progrès, parcequ'on n'aime guere la Religion de ſes perſécuteurs: il y en a beaucoup cependant qui ſe font Chrétiens par politique ou par intérêt, mais ils ne connoiſſent pas plus la Religion qu'ils embraſſent que le Syſteme des mouvements de la Sphere & des révolutions des Planetes.

Au reſte les proceſſions comiques que le Clergé fait au Pérou pour attirer l'attention des Indiens, ſe font de même en Eſpagne, où les peuples ſont auſſi bêtes qu'en Amérique; à bruxelles, capitale du Brabant, il ſe fait tous les ans une grande proceſſion dans le même goût, & je défie qu'on puiſſe voir une Comédie plus ridicule & plus indécente. Les Eſpagnols ont laiſſé bien d'autres cérémonies auſſi peu cenſées dans les pays-bas.

Les autres Miſſionnaires qui ſont répandus dans l'Amérique ſeptentrionnale ne réuſſiſſent pas mieux avec les Sauvages. Quelques Miniſtres du ſaint Evangile ſe ſont auſſi mêlés de les endoctriner, mais avec auſſi peu de fruit: tant qu'ils leur ont parlé de nos Myſteres incompréhenſibles ſans la foi, il n'y ont rien compris; mais lorſqu'ils leur ont débité la pure

morale de Jéſus-Chriſt, ils l'ont fort bien compriſe, & on répondu que ſi cela s'appelloit être Chrétien, ils l'étoient déja un peu ſans le ſavoir, tant cette Divine morale eſt d'accord avec la raiſon, même chez les hommes les plus ſauvages. Ils objectoient ſeulement, qu'ils ne pouvoient pas aimer leurs ennemis comme eux mêmes quand la hache étoit levée c'eſt-à-dire, lorſqu'ils étoient en guerre: mais que quand le Calumet de paix avoit été accepté, ils ne les tuoient plus, ne leur déroboient plus rien, & les aidoient dans le beſoin. Qu'il y avoit entr'eux quelque fois; des querelles & des inimitiés, mais que les anciens ſavoient toujours les accommoder, & qu'ils étoient alors freres & bons amis; que quand un voyageur étranger ſe préſentoit chez eux, ils partageoient de bon cœur leur nourriture avec lui.

Mr. de P**. dit que les Sauvages adorent aujourd'hui un caillou, demain un arbre ou la dépouille d'un caſtor.

Ce ne ſont aſſurément pas ces choſes qu'ils adorent, ils les préſentent ſeulement au grand Eſprit en le remerciant du bien qu'ils en retirent: car j'ai ouï dire à des veillards Illinois, que le grand Eſprit a tout fait, & qu'il eſt le maître de tout; mais qu'il y a un autre Eſprit, moins grand, mais ſi méchant qu'il fait continuellement du mal aux hommes, s'ils n'ont pas ſoin de lui offrir quelquefois des pelleteries ou autre choſe.

Je n'ai jamais vû les Sauvages de l'Amérique, adorer un caillou; mais s'ils le faiſoient, ce ſeroit ſans

doute dans le même Eſprit que ceux de Madagaſcar, qui adorent un grillon.

Renefort, Secrétaire du Conſeil du commerce, ſurpris de ne pas trouver des principes de Religion développés chez les Mádagaſcarois, voulut ſçavoir d'un de leurs Savans ſur quoi ils fondoient l'adoration d'un auſſi vil animal qu'un grillon. Un Ombiaſſe qui eſt un Savant du pays, lui répondit fort gravement, que dans le Sujet ils reſpectoient le Principe, & qu'il falloit déterminer un objet pour fixer l'Eſprit; Renefort dans l'admiration de cette réponſe, lui demanda, Si le Soleil ne lui paroiſſoit pas plus adorable que ſon grillon. Il ne le paroît tout autant, dit le Docteur; & ramaſſant un Caillou, dans cette pierre que tu vois, ajouta-t'il, le Soleil eſt tout entier; & plus l'objet paroît humble plus il repréſente le véritable Être; la nature s'ouvre pour l'expliquer elle même; un Rayon de lumiere qui anime cet être unique, s'épenchant de tout côté, pénetre tous les ſujets; il y a, à la vérité, moins d'éclat dans les plus ſimples; mais par cette raiſon même il y a plus de ſa vertu.

Chapitre IV.

Du terrein de l'Amérique & de ſes productions naturelles.

Mr. de P**. dit que l'air de l'Amérique eſt humide & mauvais, que la terre y eſt inféconde & remplie de marécages.

Il y a ſans doute du mauvais terrein & des endroits marécageux où l'air n'eſt pas Sec, comme il y en a ſur tout le globe: mais proportion gardée, le terrein y eſt généralement meilleur que celui de nôtre hémiſphere; on n'y connoît pas de vaſtes déſerts ſablonneux, & des bruyeres immenſes comme on en rencontre en Aſie, en Afrique & même en Europe.

La terre y eſt meuble & féconde quand on la cultive bien. Les colons du Septentrion envoyent aujourd'hui des bleds en Europe; & nourriſſent la plûpart des Antilles & des Iles Caraïbes, dont les terres ne ſont employées qu'à la culture du Sucre de l'indigo &c.

Les Indignes de l'Amérique méridionale & ſeptentrionale ont cultivé le Maïs en tout tems, quoi-l'auteur des Recherches philoſophiques diſe qu'il y avoit vingt Provinces où il n'étoit pas connu: c'étoient ſans doute des provinces déſertes; encore y en croît-il naturellement, dans la plûpart de ces endroits; mais il eſt plus petit que celui que l'on cultive; toutes les productions de la terre ne ſe bonifient que par la culture. Les Américains en cultivent autant qu'ils en ont beſoin, ſans beaucoup de peine. Des Sauvages ſe contentent de lever le gaſon, ils font des trous dans la terre avec un bâton à un demi-pied de diſtance les uns des autres, & jettent un grain de Maïs dans chaque trou. Un grain en produit ordinairement entre deux cens cinquante à trois cens autres.

Cette précieuſe denrée, dont on néglige mal à propos la culture en bien des endroits en Europe,

mais dont une bonne partie de l'Italie ſe nourrit aujourd'hui, eſt pour le produit, la premiere de toutes les graines de Cérès; & pour le goût & la bonté, ſi elle eſt au deſſous de nôtre froment, elle l'emporte ſur le Seigle & ſur le bled Sarazin: mais il y a une méthode d'en faire du pain, inconnue en Europe. Les Sauvages ſe contentent de piler ce grain dans un mortier de bois ou de pierre, en font une pâte, qu'ils font cuire au four ou ſous la Cendre; ils le mangent auſſi en bouillie & quelque fois ils ſe contentent de le griller ſur la braiſe: tout cela eſt bon pour des Eſtomachs ſauvages, qui ſont bien plus robuſtes que ceux des civiliſés Européens.

Le Manioc, dont Mr. de P**. fait un ſi dangereux poiſon, ne l'eſt pas autant qu'il le dit, a moins qu'on ne le laiſſe croupir & fermenter dans ſon eau, en faiſant la Caſſave; alors le Diable n'en mangeroit pas quand il creveroit de faim; ainſi il ne peut pas faire de mal, & j'ai vû des Sauvages en manger en racine en ſortant de terre.

La Caſſave eſt une excellente Nourriture: on en fait de la pâtiſſerie délicieuſe & très délicate.

On a tranſplanté le Maïs & le Manioc ſur les côtes de Guinée & en pluſieurs endroits de l'Afrique, & les Négres bien plus miſérables que n'ont jamais été les Sauvages de l'Amérique, s'en trouvent très bien.

Il y a en outre, dans les deux Amériques, quantité de patates, de racines balbeuſes & de pommes de terre de différentes eſpeces, groſſes comme les

deux poings, qui cuites ſous la cendre ou au four, ſont préférables à nôtre meilleur pain, du moins la plûpart des colons les préferent-ils; j'en mangeois auſſi plus volontiers.

On fait des trajets de ſept à huit cens lieuës dans un terrein ferme, d'un air pur & ſec, dans les plus belles forêts & les plus belles prairies du monde; rempli de beaux arbres de toute eſpece & nottamment de foyards qui portent des gouſſes de la groſſeur de nos Noix & qui ſont très bonnes à manger; je les préfere à nos amandes douces, & j'en ai fait faire de l'huile qui valoit mieux que celle que nous faiſons avec de mauvaiſes olives. Il y a auſſi des Cantons où il ne manque pas de Négers & de Chataigniers: les chataignes ſont petites en bien des endroits, mais généralement les nôtres ne ſont guere plus proſſes: Il ne faut pas confondre les Marrons avec les chataignes; la groſſeur des premiers eſt la production de l'induſtrie.

Dans les forêts de l'Amérique méridionale, & dans quelques Iles, on trouve beaucoup de fruits aqueux & rafraichiſſans. Je ne m'amuſerai pas ici à en ſpécifier le nombre & les qualités, cela me meneroit plus loin que je ne veux aller. On ne doit aſſurément pas douter que, quand le terrein de la Germanie étoit ſans culture, il ne fût incomparablement plus mauvais que le plus mauvais de l'Amérique: il n'y avoit que du gland, des Pomes ſauvages & des Pignons: mais alors cette partie de l'Europe n'étoit preſque pas habitée, ſi non par quelques chaſſeurs qui ne vivoient que de gibier; & ce ne ſont

assurément pas ces chasseurs qui sont les peres des premiers Germains. La population ne s'y est faite que des colons gaulois qui sont venus s'y établir en apportant avec eux les productions de leur climat: les Gaules, quelques Siecles auparavant, avoient été dans le même cas; toutes ses productions étoient exotiques, elles y furent transportées de l'Asie, de l'étrurie &c. mais il ne faut pas croire que ces productions étoient aussi bonnes & que le terrein étoit aussi fertile, il y a douze à quinze siecles seulement qu'aujourd'hui: ce n'a été qu'à force de culture qu'on y est parvenu; par exemple depuis vingt cinq à trente ans on a rendu les vins de Bourgogne & de Champagne infiniment meilleurs qu'ils n'étoient. Il en sera de même en Amérique; & dans la suite des tems, on y trouvera ainsi qu'en Europe, des Cantons favorables à toutes sortes de productions, même pour la vigne.

C'étoit une opinion reçuë il y a deux milles ans, & cette opinion est vraisemblable, que les premiers Bretons & Germains étoient enfans des gaulois, & que les premiers Germains étoient les peres des premiers Danois & Suédois: Ainsi, tous ces pays, comme je l'ai déjà dit, ne se sont peuplés dès les premiers tems que peu à peu & par Colonies, comme les gaules avoient été peuplées elles-mêmes par les Asiatiques, les Grecs, les Etrusques &c. mais je doute que du tems de Tacite toute l'Europe aît été aussi peuplée que l'Amérique lorsqu'on en fit la découverte, proportion gardée à la grandeur du terrein, & à l'État sauvage de ses peuples. Il n'en est pas de mê-

me de l'Amérique: tout y étoit Indigene, hommes, animaux & végétaux. De bons Calculateurs ſe ſont occupés à faire le dénombrement des différentes Nations connuës & de celles que l'on ne connoît que par le rapport des uns & des autres: ils ont trouvé qu'on pouvoit compter quatre vingt dix millions d'Indigenes, & quil y en avoit le double avant que les Européens euſſent mis les pieds en Amérique. Cette population, eu égard au pays & à la vie agreſte de ſes peuples, étoit ſuffiſante pour que les peuples y puſſent vivre commodément dans cet État: plus nombreux les peuples y euſſent vécu plus difficilement.

Qu'un déluge poſtérieur à celui de Noé ait été cauſe que les peuples de l'Amérique ſont reſtés plus longtems dans l'État ſauvage, cela ne paroît pas vraiſemblable; & cette raiſon n'en ſeroit pas une pour dire que tout a dégénéré, pas plus que l'Aſie, après le déluge de Deucalion. Quelques parties de terrein en auront ſans doute été gâtées; Et une infinité d'hommes & d'animaux y auront péri; cela eſt indubitable.

L'Auteur des Recherches philoſophiques, dit que le bois de chêne n'a pas de dureté en Amérique: il peut y en avoir de cette qualité comme il y en a en Europe: mais s'il a voulu inſinuer par là, que tous les bois étoient tendres & poreux en Amérique, il s'eſt bien trompé: le bois de Campeche, ou de Brézil qu'on transporte en Europe pour les tenitures, eſt preſqu'auſſi dur que le fer; & il y en a une infinité d'autres eſpeces qui le ſont autant; le foyard & le Hêtre y ſont

auſſi compacts qu'en Europe, & leurs racines ne courent pas ſur la ſuperficie de la terre, mais s'enfoncent bien profondément, de quoi ſe plaignent le les Colons, parcequ'ils ont beaucoup de peine à les déraciner en défrichant.

J'ai vû des arbres en Amérique d'une groſſeur montrueuſe; j'ai oublié le nom de l'eſpece, mais j'en meſurai un qui avoit dix ſept pieds de diametre; les branches de ces arbres retombent en bas en forme de voûte, reprennent racine, remontent en haut, puis retombent en bas, cinquante à ſoixante fois ſucceſſivement, en ſorte qu'il y en a qui ont une demi-lieuë de circonférence.

Chapitre V.

La facilité qu'ont eue les Américains de ſe procurer les choſes néceſſaires à leur nourriture & à leurs vétemens, les à retenus dans la vie ſauvage.

Quand Mr. de Monteſquieux a dit que la facilité de ſe procurer la Nourriture avoit retenu les Américains dans un État ſauvage, il n'a pas dit une abſurdité, comme le prétend l'auteur des Recherches philoſophiques, qui n'étoit aſſurément pas auſſi bien informé que ce grand homme, le quel peut bien s'être quelques fois trompé, parcequ'il n'y a pas d'homme infaillible; mais dont peut dire avec juſtice qu'il étoit le moins faillible de tous.

La quantité immenſe de gibier de toute eſpece qu'il y avoit autre fois dans cet hémiſphere fourniſ-

ſoit la nourriture aux hommes avec abondance, & des peaux pour ſe vêtir; les Rivieres & les lacs y ſont très poiſſonneux & les productions végétales fourniſſoient au reſte, & d'autant plus aiſément à ceux qui ſavoient ſe choiſir un bon terrein: alors ils s'y maintenoient quelques années, au bout des quelles ils changeoient, pour donner le tems au Canton qu'ils quittoient de repeupler; ces changemens d'un endroit à l'autre, ſont cauſes des guerres perpétuelles que les Nations ſauvages ont entr'elles, au Sujet des diſtricts qu'elles avoient déja occupés & dont elles prétendent la propriété quand d'autres veulent s'en emparer. Voilà une des cauſes pourquoi l'Amérique n'a jamais été trop peuplée.

On reproche aux ſauvages les guerres continuelles qu'ils ſe font, comme ſi les Européens n'étoient pas plus ſauvages qu'eux à cet égard: Mr. de P. a beau dire que l'intérêt d'un ſeul dérange l'Equilibre & l'union générale; que les loix, qui peuvent réprimer & contenir la multitude, ne peuvent par une impuiſſance ſinguliere contenir cinq à ſix tirans avides & orgueilleux; de quelques ſources que découlent les diſſentions des Européens, ils n'ont aucun reproche a faire aux Sauvages là-deſſus, que ceux ci ne puiſſent leur faire.

Un terrein qui n'a jamais été cultivé eſt dans un État ſauvage; l'État ſauvage eſt l'enfance de la Nature, & non pas ſa décrépitude dégénératrice comme le prétend l'auteur des Recherches philoſophiques.

Un terrein quelconque, reſtera inculte en raiſon de ce qu'il produira naturellement les choſes néceſſaires à la vie des hommes qui l'occupent.

La grande population, eſt la mere de la néceſſité & celle de l'induſtrie; l'induſtrie ne fera de progrès qu'en raiſon des beſoins des Individus, & ces beſoins ſeront toujours relatifs aux climats, aux tempéramens de la nature des hommes, au plus ou au moins de délicateſſe de leurs ſens, de leurs organes, de leur façon de penſer, de leur eſprit plus ou moins développé: chez les uns, les beſoins ſe réduiront au ſeul phyſique, tandis que d'autres d'un tempérament plus ſenſuel, plus délicat, s'en formeront tous les jours de nouveaux, & ceux-ci me paroiſſent bien plus malheureux que les autres.

Lorſque les Suédois, dit Mr. Müller dans ſa deſcription de la Sibérie, remontroient aux Sibériens qu'ils vivoient comme des bêtes, la réponſe de ceux-ci étoit que leurs peres avoient vécu de tout tems de cette façon, & qu'ils vouloient en faire de même. A l'égard du préſent, diſoient ils, nous voyons beaucoup de Ruſſes qui non-obſtant les peines qu'ils ſe donnent, malgré qu'ils s'épuiſent à force de travail, & qu'ils prétendent avoir une Religion toute divine, ne laiſſent pas que d'être plus malheureux que nous: Pour ce qui eſt du futur, cela eſt ſi incertain, que nous nous en rapportons aux ſoins de nôtre Créateur: nous avons peu de beſoins; la Nature y fournit, & nous ſavons nous en contenter.

Voilà la façon de penſer de tous les Sauvages; cependant ceux de Sibérie menent une vie bien plus

miſérable que ceux de l'Amérique, ſoit pour le phyſique, ſoit pour le moral: ils ſont peu ſenſibles aux maux & aux peines, & les Sibériennes enfantent ſans douleur ainſi que les Américaines: donc la Nature a auſſi bien dégénéré en Sibérie qu'en Amérique: mais il y a bien d'autres peuples ſur la terre qui ſont dans ce cas.

Mr. de P. dit que les Sibériens ont eu l'eſprit d'aprivoiſer des Renes, mais non pas les Canadiens; il veut abſolument faire paſſer les Américains pour des bêtes; mais aſſurément ce n'eſt pas ignorance de leur part, c'eſt qu'il n'en ont pas beſoin: cela eſt ſi vrai, que beaucoup de ſauvages élevent des cochons, des bœufs, des vaches &c. ainſi que je le dirai ci-après; mais ils ne boivent pas de lait comme les Sibériens; comme Eux ils n'ont pas beſoin d'avoir des animaux domeſtiques pour faire les corvées & traîner les voitures de leurs maîtres; car il ne faut pas croire que tous les Sauvages de Sibérie ont des Renes privées autant que ceux qui ſont ſur les grandes routes; ce ſont les Ruſſes qui les y ont obligés.

Ces Sibériens que Mr. de P. veut élever au deſſus des Américains, ne ſavent pas plus lire & écrire qu'eux: le plus grand commerce qu'ils font avec les Ruſſes, eſt d'échanger des pelleteries contre de l'eau de vie, écueil de tous les ſauvages, des uſtencilles de ménage, des haches &c. & quand ils prennent quelque choſe à crédit, ils ſe font des marques ſur les mains, & montrent ces marques à leurs créanciers pour les diſtinguer des autres; ils ne les éfacent que quand ils ont payé.

Quelques tentatives que l'on ait faites pour les inſtruire dans la Religion chrétienne, on n'a jamais pû y parvenir ; ils ne deſcendent pas plus d'Adam & d'Eve, que les Américains.

Il ne faut pas écrire que les Canadiens ſoient obligés de faire cent lieuës pou tuer un Caribou, comme le dit l'auteur des Recherches philoſophiques, qui outre toujours les choſes quand il s'agit de faire dégénérer ; la vérité eſt que le gibier eſt beaucoup plus rare aujourd'hui parmi les Nations qui ſont dans le voiſinage des Européens, qu'il n'étoit avant la découverte de l'Amérique, à cauſe du grand commerce de pelleteries que les Sauvages font avec les marchands colons ; car avant leur venue dans cet Hémiſphere, ils n'en tuoient qu'autant qu'ils en avoient beſoin : moyennant quoi ils étoient toujours dans l'abondance : mais dans les cantons où le gibier devient plus rare, les Sauvages commencent à élever des bêtes & à cultiver d'avantage. Certains Philoſophes font ſonner bien haut, le bonheur des peuples civiliſés ; ils ne réflèchiſſent pas que ce bonheur eſt concentré dans un très petit nombre d'hommes qui en jouiſſent aux dépens de celui du plus grand nombre. Que ces Philoſophes ſortent de leur cabinet, qu'ils aillent faire un tour de promenade en Amérique ; qu'ils parcourent enſuite les Campagnes de la plus grande partie de nôtre hémiſphere, habitées par ces peuples qu'on appelle policés : ſi leurs cœurs ſont ſenſibles à la pitié, ils ſaigneront à l'aſpect de la miſere des trois quarts des individus qu'ils y verront, & ils leur ſouhaiteront volontiers le bonheurr & la

bonne chere des Sauvages de l'Amérique. L'exemple des malheureux Péruviens & Mexicains, qui vivent ſous la Tyrannie des Eſpagnols, a donné tant d'horreur à la plûpart des Sauvages, pour ce qu'on appelle ſociété policée, que je doute qu'on puiſſe jamais les y réunir tout-à-fait: ce n'eſt pas la ſtupidité ni l'indolence comme le dit Mr. de P. qui les en éloigne: c'eſt la barbarie de ces Européens, qu'on dit être ſi civiliſés, ſi doux & ſi chrétiens: mais je reviendrai ailleurs ſur cette matiere.

Ce ne ſont pas la ſtérilité & la pauvreté du terrein, qui retiennent les hommes dans la vie ſauvage: le terrein de la Chine eſt généralement très mauvais, il n'y a pas même de bonne eau à boire dans tout ce vaſte Empire: & aſſurément les Chinois ont quitté la vie ſauvage depuis quelques années: j'oſerai même croire qu'ils ſont les plus anciens peuples policés de l'univers, ſans même en excepter les indous: la grande population, c'eſt-à-dire, la néceſſité a rendu la Chine fertile à force de culture; il n'y a pas un coin de terre qui ne ſoit cultivé.

On ignorera toujours, quoiqu'en diſe l'auteur des Recherches phiſoſophiques, ſi la Société a été établie infiniment plûtôt, dans des pays tempérés & riches en végétaux, que dans des pays ingrats & dont le Sol eſt auſſi mauvais qu'à la Chine; mais il y a apparence qu'elle a commencé plûtôt dans les ſeconds, que dans les premiers. Les Indes & une partie de l'Aſie méridionale qu'il donne pour exemple, ont été ſans doute très fertiles en fruits; mais peu en beſtiaux & en gibier: auſſi les Rhizo-

phages doivent avoir été des Sauvages d'une autre eſpece, naturellement plus tranquilles que les chaſſeurs ; mais auſſi très parreſſeux & très ſtupides, puiſque leurs deſcendans ſont l'un & l'autre.

Ce ne ſont pas les Indiens qui ont tranſplanté leurs fruits en Egypte ; ce ſont les Egyptiens eux-mêmes qui ont fait des courſes dans les Indes, pour enlever le ſable d'or que le gange charioit alors ; Et ſous Séſoſtris, quand l'Egypte étoit déja un état policé, peut-être que les Indes ne contenoient que des peuplades de Sauvages Mangeurs de Bannanes & de Courges.

Tout ce que l'on a dit de l'antiquité de la police des Indous eſt ſans preuve ; il n'y en a aucun monument exiſtant, ſi non les écrits qu'on nomme le Vedam, le Zends, le Shaſtah &c. dont on ne connoît pas la date, & qui contiennent des réflexions contemplatives, qui peuvent fort bien avoir été traduites d'une autre langue.

Les villes & les habitations des Indes ſont de boue & de roſeaux, excepté celles que les Tartares mongols leurs vainqueurs ont bâties. Les Deſcendans des anciens Indiens ſont des bêtes brutes, qui vivent dans la derniere miſere & dans une indolence extrême : c'eſt vraiment dans ce pays que regne dans toute ſa gloire l'inſenſibilité, que certains rêveurs ont voulu faire paſſer pour de la Philoſophie. Quels Philoſophes que les Brachmanes & les Santons !

Si Séſoſtris, Sémiramis, Cyrus, Alexandre &c. ont été les dévaſtateurs des Indes, cela n'a rien d'extraordi-

traordinaire; Les motifs qui les ont fait agir ſont les mêmes que ceux qui ont attiré les Brigands Eſpagnols au Pérou; la Soif de l'or.

Il eſt à remarquer que le Gange charioit jadis une grande quantité de Sable d'or (peut être y avoit-il des mines auſſi;) qui étoit l'objet de la convoitiſe des étrangers qui ont déſolé ſes bords: aujourd'hui il n'en charie preſque plus; mais l'Inde eſt le gouffre ou va s'engloutir tout l'or du Pérou. Un tems viendra que ces ſources d'or tariront à leur tour, & je me laiſſerois volontiers couper la phalange d'un doigt & même plus, ſi ce Sacrifice avoit la vertu de les faire tarir en vingt quatre heures.

CHAPITRE VI.

Des Qualités phyſiques & morales des Sauvages de l'Amérique.

Les hommes en Amérique n'avoient pas plus dégénéré au tems de la découverte, que le Sol du terrein qu'ils occupoient; mais leur eſprit & leur induſtrie ne s'étendoient pas au de là de la Sphere de leurs beſoins; & ils en avoient peu, de beſoins.

Il ne faut qu'un grand, ou un méchant homme pour changer toute la conſtitution ſociale de ſa nation; & la nation plus imbécile eſt celle qui ſe laiſſe conduire par les opinions étrangeres quand ces opinions ſont contraires à la raiſon & au bonheur des individus. Foe fut le Législateur des Chinois, & les

opinions de ce philoſophe étoient analogues au tempérament & à la façon de penſer des peuples de la Chine. Le premier Inca du Pérou, que l'on appellera ſi l'on veut Mango-Capac, raſſembla des peuples ſauvages & diſperſés & leur dicta des loix: les beſoins, le hazard & les circonſtances réunies ont formé les Sociétés & ont fait faire des progrès à l'induſtrie humaine.

Le terrein du Pérou & du Mexique eſt généralement mauvais & montueux, des hommes ſauvages ne pouvoient y vivre que difficilement: l'induſtrie d'un ſeul les raſſembla en ſociété & leur enſeigna l'agriculture. Voilà les raiſons pour quoi cette partie de l'Amérique s'eſt plûtôt policée que les autres, qui étoient meilleures & qui fourniſſoient plus abondamment la nourriture à ceux qui les occupoient.

Mais avant que de parler de l'induſtrie des Américains, examinons leur tempérament. Je ſerai ſouvent obligé de parler phyſique, puis morale, & puis morale & phyſique, parceque Mr. de P. a fait un mêlange de ces deux qualités dans ſes recherches philoſophiques, par ſes répétitions continuelles, quoi qu'il les ait diviſées par Chapitres; & je ne me donnerai aſſurément pas la peine de les arranger ici plus géométriquement; je ſuis d'ailleurs un peu ſauvage dans mes goûts, quoique d'un naturel doux dans mes opinions; car quand on me ſoutient qu'une choſe eſt blanche, quoi qu'elle ſoit noire, je dis toujours vous avez raiſon, plûtôt que de diſputer; & c'eſt le meilleur parti qu'on puiſſe prendre avec les opiniâtres.

Les Sauvages de l'Amérique ſont généralement bienfaits, de la taille des Européens, Swelts, & les Contours de leurs membres bien deſſinés; ils ont la démarche noble & l'air riant, quand ils ne ſont pas en colere; la phyſionomie de la plûpart eſt rude, puiſqu'aſſurément ils ne ménagent pas leur teint; d'ailleurs la peinture dont ils ſe barbouillent, défigure la nature & la rend bien différente de ce qu'elle eſt à nud; mais ils ſont néceſſairement obligés de ſe barbouiller, ainſi que le feroient les Italiens s'ils alloient tout nuds; car il y a, proportion gardée, autant d'inſectes en Italie qu'en Amérique, & je ne vois pas que Mr. de P. ait lieu de tant crier contre les mouches de l'Amérique, qui ne l'ont d'ailleurs jamais piqué.

L'Italie, dis-je encore une fois, que les Européens regardent comme la terre promiſe & qui eſt peuplée depuis bien des ſiecles, eſt remplie de mouches de toutes le eſpeces, de couſins, de moſquites, de maringouin &c. qui tourmentent les hommes & les bêtes; Et combien de reptiles vénimeux n'y a-t-il pas auſſi, comme des Scorpions, des Viperes &c. peu monſtreux à la vérité; mais qui ne laiſſent pas que d'être plus dangereux qu'un gros ſerpent, qu'on peut appercevoir & éviter, tandis que l'autre ſe cache dans l'herbe ou ſous la feuille, & inſinue ſouvent ſon poiſon ſans qu'on s'en apperçoive: qu'on liſe d'ailleurs l'hiſtoire naturelle de l'Afrique; on verra que la quantité des reptiles vénimeux y eſt pour le moins auſſi conſidérable qu'en Amérique: il en eſt de même des plantes vénimeuſes, qui croiſſent

plus dans les bons terreins que dans les mauvais: d'ailleurs les poiſons ne ſont pas toujours des poiſons.

Après cette petite digreſſion je reviens aux Sauvages Américains.

Les jeunes gens, qui ont peu fatigué, ont une phyſionomie fraiche & revenante; ils ſont vifs, enjoués, & ne reſpirent que la danſe, ſur tout ceux qui fréquentent les françois, qui ſont de tous les Européens ceux qu'ils aiment le mieux, parceque leur humeur légére & enjouée ſympatiſe avec celle des Sauvages.

Paſſé l'âge de quarante ans, ils deviennent plus ſérieux & le deviennent encore d'avantage à quatre-vingts ans, âge qui eſt fort commun parmi eux, quoique ce ſoient des hommes dégénérés; mais rien n'eſt plus admirable qu'un vielliard Sauvage; leurs ſentences & la morale quils débitent continuellement aux jeunes, valent celles d'Epictete; & Dom Pernety a eu raiſon de dire, que parmi les Sauvages il y avoit des philoſophes ſtoïciens; j'en ai connû qui valoient Carnéade, & qui n'avoient pas ſes fanfaronnades.

Les Sauvages ſont des hommes robuſtes: & ſi l'on conſidere que les poumons ſont le principe de la vie, il n'y a pas d'hommes au monde qui en ayent plus qu'eux: leur vue eſt très perçante, & beaucoup meilleure que celle des Européens, ce qui prouve que le genre nerveux eſt bien conſtitué; ce qui prouve encore que leurs nerfs ne ſont pas affoiblis, c'eſt qu'un Sauvage peut faire vingt-cinq lieues par jour,

en continuant ſa route pendant ſix ſemaines avec un fardeau de cent livres ſur le corps, qui conſiſte en pelleterie ou autre choſe. Deux à trois cens lieues ſont une promenade pour eux: Ils ont des jarêts plus forts que ceux de nos chevaux. Je vais citer un exemple, qui n'eſt aſſurément pas un conte fait à plaiſir. Un Officier anglois ayant été bleſſé dans un détachement, deux Sauvages Hurons s'offrirent de le tranſporter à Philadelphie: Cet Officier étoit leur ami, & il accepta leur offre. Ils partirent de l'endroit où le fleuve St. Laurent forme vis-à vis Quebec la riviere qu'on appelle de la Chaudiere, qui ſe jette dans la Baye de Quinibeky. Ils arrivrerent en treize jours à Philadelphie: il y a cent cinquante milles d'Allemagne en droite ligne, ce qui fait près de douze milles par jour. Cependant leur charge étoit conſidérable. Un grand bateau d'oſier recouvert de cuir graiſſé, qui peſoit au de là de ſoixante livres, dans le quel le Bleſſé étoit couché ſur des peaux, il y avoit en outre trois fuſils & une petite proviſion, & l'équipage qui étoit peu de choſe à la vérité; mais le tout pouvoit bien aſſurément peſer deux cens vingt livres au moins, qui jointes à la peſanteur du bateau faiſoient deux cens quatre vingt livres: mais pour ne rien exagérer, je mets le poids total à deux cens cinquante ou ſoixante livres. Les deux Sauvages mirent des liens au deux extrémités du bateau, à travers des quels ils firent paſſer un Soliveau, dont les bouts qui poſoient ſur les épaules étoient bien garnis de peaux afin qu'ils ne ſe bleſſaſſent pas: par tout où ls rencontroient des lacs & des rivieres à traverſer,

ils n'étoient pas arrêtés. De tels hommes ont-ils donc dégénéré? je doute que les meilleurs chrocheteurs de l'Europe puiſſent en faire autant.

CHAPITRE VII.

Continuation du précédent; & Poliſſonneries philoſophiques.

L'Auteur des Recherches philoſophiques, ayant agité des matieres un peu ſalès; il eſt néceſſaire pour les réfuter de parler le même langage: mais ce Chapitre fini, je jetterai ma plume au feu pour en prendre une neuve.

Le Sexe ſauvage n'eſt aſſurément pas dans un auſſi affreux mépris qu'il le prétend, & la nature ne leur a pas refuſé, à toutes, les charmes de la beauté: Il y en a de laides & de jolies; leur défaut en général eſt de devenir graſſes quand elles approchent les quarante ans: avant cet âge, elles ne ſont ni graſſes ni maigres; leur embonpoint eſt celui de la ſanté, car elles ont la chair ferme.

Il n'eſt pas vrai que les ſauvages en général maltraitent leurs femmes: il y a ſans doute parmi-eux des brûtaux ainſi qu'ailleurs, & comme il y en avoit, il y a un demi ſiecle, en Ruſſie où la plûpart des femmes ne croyoient être véritablement aimées de de leurs Maris, que quand ils les régaloient à coups de bâtons. Les Ruſſes avoient-ils dégénéré avant Pierre I. Non, ils étoient Sauvages, mais peut-être un peu moins que ceux de l'Amérique.

Quant aux écoulemens menſtruels des Américaines, je ne dirai pas s'ils ſont ſupprimés; je n'ai pas eu la curioſité de les viſiter, ni de le leur demander: je crois qu'il en eſt à peu près de cela en Amérique, comme en Europe: mais il n'eſt pas vrai que tous les Sauvages ſoient polygames; la polygamie n'eſt en uſage que parmi un petit nombre de nations.

Je ne ſais pas pourquoi l'Auteur des Reccerches philoſophiques eſt ſurpris de ce que les Américains n'avoient pas la moindre idée de ce que nous nommons inceſte, qu'ils épouſoient leurs plus proches parentes, leurs ſœurs; comme s'il n'en avoit pas été de même en Egypte, lorſqu'elle étoit policée & dans l'état le plus brillant de ſa gloire; & comme ſi les Européens n'épouſoient pas les enfans de leurs ſœurs, de leurs freres. Preſque tous les Tartares épouſent auſſi leurs ſœurs; on dit qu'ils maltraitent & mépriſent auſſi leurs femmes; mais je crois qu'il en eſt de cela parmi eux, comme parmi les Améicains. Si ces derniers ne connoiſſent pas leurs femmes lorſqu'elles ſont groſſes, eſt-cedonc une marque de manque de tempérament? ſi je dis que c'eſt un des principes de leur morale, Mr. de P. n'en croira rien. Cependant j'ai vû réprimander par les anciens, un jeune Illinois qui s'étoit trouvé dans ce cas; il bleſſa ſa femme, qui accoucha d'un enfant mort: je demande ſi en cela les Européens ne ſont pas plus ſauvages & plus brûtaux que les Américains. Au reſte l'Auteur des Recherches philoſophiques auroit dû réflèchir, que ſi les Sauvages étoient tous polygames, comme il le dit, ils pourroient fort bien ſe paſſer d'une femme enceinte,

tandis qu'ils en ont d'autres qui ne le ſont pas. Que la pédéraſtie ait été en vogue en Amérique, avant l'arrivée des Eſpagnols, cela ne me ſurprendroit pas: cette faute d'Ortographe de la Nature humaine eſt connue de toutes les nations, même plus de celles que nous appellons policées, que des Sauvages: mais Mr. de P. auroit dû faire attention à une choſe; c'eſt qu'il n'y a guere que les tempéraments chauds, lubriques & même vigoureux qui ſoient dans ce cas; heureuſement pour la propagation de l'eſpece, je ne crois pas que cette confrerie ſoit fort nombreuſe dans l'un & l'autre hémiſphere. Il eſt ridicule de prétendre, comme le fait cet Auteur, que tous les Américains ont le membre génital petit.

Il en eſt de cela en Amérique comme en Europe; il y en a de gros, de médiocres, & de petits; & il en eſt de même des foureaux.

Il prétend encore que les Américaines frottent le membre viril des hommes avec des drogues pour le faire enfler, & cite la rélation d'Améric veſpuce pour garant: mais cette gentilleſſe ſe pratiquoit en Eſpagne depuis bien des Siecles; que dis-je? les les Dames Romaines la connoiſſoient. Les Eſpagnols auront voulu ſans doute faire honneur aux Américaines de l'invention; ainſi que de celle des bagues qu'on appelle de la chine, les quelles ſont auſſi réellement de l'invention des Dames Eſpagnoles Américaniſées.

La premiere Dame de diſtinction qui en fit préſent à ſon amant s'appelloit Dona Catherina de Ze-

valos; mais elle ne lui procura pas tout le plaiſir qu'elle en attendoit, puiſque peu de tems après ſon mari fut informé de ſes intrigues & lui fit prendre *un bon Chocolat*.

On ſe ſervoit en Eſpagne & en Italie d'une corde de boyau froncée & repliée en pluſieurs doubles, & c'étoit avec cette bague qu'on donnoit aux Dames *l'Infuocata picola*, & c'eſt ſans doute ce qui aura donné l'Idée aux Dames Eſpagnoles Américaniſées de ſe ſervir de la réſine, dont on fait ces bagues. Mr. de P. pourra s'inſtruire amplement de tout ceci dans un livre qui a pour titre *Bréviaire des Courtiſanes* traduit de l'Italien de Bernardo Bérettini, à Lyon 1700, ſan nom d'Imprimeur: je l'ai vu dans la Bibliotheque des Jéſuites d'Avignon; il y ſera peut-être encore.

Parcequ'il y a quelques Sauvages qui ont du lait dans les Mamelles, s'enſuit-il donc qu'ils ſont tous des nourrices? mais Mr. de P. voudroit inſinuer par là que tous les Sauvages ſont efféminés, d'un tempérament lâche & foible: ignore-t-il donc qu'un grand nombre d'hommes en Europe, ont auſſi ce qu'on appelle du lait dans les mamelles?

J'ai connû particulierement un grand homme; un des plus grands favoris de Mars & de Vénus, un Hercule pour la force & la taille, en un mot, celui à qui une aimable ducheſſe diſoit, mon cher ****. le treizieme, comme aux petits pâtés.

Ce Héros, dis-je, avoit beaucoup de cette matiere laiteuſe dans les mamelles; & moi même, n'en déplaiſe à cet auteur, moi qui ne ſuis pas un cha-

pon ou une femme, j'en ai eu pendant fort long-tems.

Il eſt prouvé, dit-il encore, que l'uſage immodéré des femmes, n'eſt pas contraire au dévélopement de l'eſprit, tandis que la caſtration lui eſt manifeſtement nuiſible & ne produit que des hommes puſillanimes, indolens, ſans vivacité, dont l'ame eſt autant dégradée que le corps: mais à quoi bon ces réflexions? Mr. le Rechercheur a-t-il trouvé que les Américains étoient ſans oreilles? il auroit tout au plus pû dire, qu'elles ne ſont pas auſſi chaudes que les ſiennnes: & s'enſuit-il pour cela que tous ceux qui ont perdu leurs oreilles ſoient des Sots? on compte plus d'un Narzes: Purpurino qui a perdu les ſiennes, n'eſt pas un *Coyon* ni un imbécile; ſouvent il eſt un Héros.

L'eſprit & la vigueur des hommes qui ont fait un uſage immodéré des femmes, ſont comme leurs nerfs, lâches & ſans force, quand ils ſe ſont épuiſés: nous n'en avons aujourd'hui que trop d'exemples dans toute l'Europe: mais le tempérament naturel de la plûpart des Sauvages ne les expoſe pas à de pareils malheurs. Il eſt uniforme chez eux; point de ces élancements fougueux que nous appellons amour impétueux, ne troublent leurs ſens. Il ne ſont aſſurément point inſenſibles aux plaiſirs de l'amour; mais ces plaiſirs, qui ſont les tourmens des Européens, ſont chez eux un délaſſement, un beſoin de la nature, & non un travail brûtal.

Je me rappelle avec plaiſir (Pardon à la Philoſophie!) les momens délicieux que j'ai paſſés avec une

jeune Illinoiſe, qui bien loin d'être inſatiable, comme Mr. de P. voudroit inſinuer que les Américaines le ſont, me diſoit avec douceur; *O mon petit guerrier, tu te feras malade, & tu ne vaudras plus rien pour la guerre.*

Je doute que beaucoup d'Européennes aient eu autant de modération: cet Auteur pourroit peut-être dire, que celle-là avoit peu de tempérament. il ſe tromperoit; mais les paſſions des Sauvages ne maîtriſent pas leur raiſon, & ils n'ont pas dégénéré pour cela.

Au reſte, il y a des hommes de toute ſorte de tempéraments, chez les hommes en Amérique comme en Europe, & j'ai connu des Sauvages qui l'avoient très chaud, très amoureux & même très jaloux. J'ai eu trois ſauvages Soldats dans ma Compagnie; deux Iroquois & un Huron: celui-ci étoit marié, & je n'aurois conſeillé à perſonne de compter fleurette à ſa femme. Quelques-uns de ces Sauvages ſe ſont engagés pendant la derniere guerre dans des Régimens françois, ou anglois; leurs conditions étoient ordinairement, qu'ils feroient la guerre pendant quinze lunes: qu'au bout de ce temps, on leur laiſſeroit pour récompenſe le ſuſil avec ſa Bayonnete, & quelques livres de poudre & de plomb.

Quand Zarate a dit que plus de cinq mille femmes ſont Venues ſe proſtituer aux vainqueurs ſur le champ de Bataille de Caxamalca, il a outré le fait. La vérité eſt qu'une multitude de femmes vinrent ſe jetter aux pieds de ces ſcélérats, & leur offrir leurs coliers & leurs bracelets; ces monſtres aſſuré-

ment peuvent bien avoir abuſé des plus jolies: mais pour les trois cens concubines de Linca, cela ne ſeroit pas ſurprenant; ces victimes de la volupté d'un ſeul, ſe livreront toujours volontiers, entre les bras des premiers hommes qui voudront les recevoir; & je ſuis perſuadé, que ſi les Ruſſes aujourd'hui faiſoient main baſſe ſur le Harem du grand Seigneur, les femmes qu'il renferme, ne leur ſeroient aſſurément pas cruelles.

Si quelques Américaines témoignerent de l'attachement aux Européens, ce n'eſt pas que toutes les femmes ſe ſoient proſtituées à ces Canailles; les vices de quelques particuliers ne ſont pas ceux de toute une Nation: beaucoup de femmes Eſpagnoles & Italiennes aiment mieux les François que les hommes de leur propre pays; & nous avons pluſieurs exemples, qu'une femme dans les tranſports de l'amour ſacrifieroit l'Etat à ſon amant, ſi elle en avoit le pouvoir.

Au reſte les Américaines Indigenes ſont des veſtales en comparaiſon des femmes Eſpagnoles Américaniſées les quelles menent la vie la plus licencieuſe & la plus débordée.

A l'égard des Amazones & des Hermaphrodites, je n'en ai point vû en Amérique: je ſais ſeulement que certaines Nations ſauvages puniſſent ceux qui refuſent d'aller à la guerre ou qui déſertent de la troupe pendant l'Action, en les habillant en femmes & en les faiſant ſervir aux fonctions les plus baſſes de l'habitation.

CHAPITRE VIII.

Source du mal Vénérien & de pluſieurs autres maladies qui affligent la Nature humaine. De l'antropophagie. Des tourmens que les Sauvages ſont ſouffrir à certains priſonniers: qu'ils ne ſont pas naturellement inſenſibles.

Liſter & beaucoup d'autres ont été dans l'erreur quand ils ont attribué l'origine du mal vénérien à la morſure d'un ſerpent ou de quelque bête vénimeuſe.

La nourriture que les Américains faiſoient des animaux qu'ils avoient tués avec des flêches empoiſonnées, eſt la véritable ſource de ce mal. La lepre, qui eſt la ſœur de la vérole, n'a pas été apportée en Europe par les croiſés, ainſi qu'on le prétend: elle y étoit très ancienne, & elle n'a non plus d'autre origine que dans la nourriture que laplûpart des Gaulois faiſoient des animaux qu'ils avoient tués avec des flêches envénimées, & la différence des poiſons del'Amérique & de l'Europe à auſſi différencié les ſymptomes de la vérole & de la lêpre.

Mr. de P. dit qu'il n'y a aucun danger de manger du gibier tué avec des flêches envénimées dont toute l'action ſe borne à figer le ſang, & que les Européens établis aux Indes occidentales ne s'en font aucun ſcrupule; que depuis que l'Amérique eſt découverte, il n'y a pas d'exemple que quelqu'un s'en ſot mal-trouvé.

Perſonne aſſurément n'en eſt mort tout de ſuite; mais un Européen ſenſé & inſtruit, ſe gardera

bien d'en manger: j'ai vû à Ste Lucie, que quand des Caraïbes venoient vendre du gibier, pluſieurs perſonnes n'en vouloient point, s'il n'avoit été tué avec des armes à feu, ou avec des flêches qui n'étoient pas empoiſonnées: c'eſt de Mr. Hewit Chirurgien anglois, que je tiens que la vérole n'a d'autre origine, que de s'être nourri de la chair des animaux, qui avoient été tués avec des flêches envénimées; il avoit fait pluſieurs expériences pour s'en aſſurer, & effectivement il ne faut pas être grand Docteur pour être convaincu, qu'une pareille nourriture, ſur tout quaud elle eſt habituelle, ne peut qu'être très pernicieuſe; d'autant plus, que l'animal qui a été tué ainſi, exhale une puanteur inſupportable, cinq à ſix heures après, & tombe en pourriture du jour au Lendemain; au lieu qu'on peut garder cinq-à-ſix jours, celui qui a été tué avec des armes à feu. Qu'on juge après cela, ſi, quand les Caraïbes ſe nourriſſoient d'hommes tués avec les flêches, le virus n'en devoit pas être plus actif & plus peſtilenciel?

Les chiens du Pérou ont auſſi hérité la vérole de Mrs. leurs ancêtres, qui s'étoient nourris de cadavres vérolés.

La plûpart des maladies, qui affligent l'humanité, ne proviennent que des nourritures mal-ſaines & pernicieuſes qui corrompent la maſſe du ſang, & cette corruption ſe perpétue de génération en génération; les Perſonnes, par exemples, qui ſe nourriſſent habituellement du ſang & des entrailles des animaux, engendreront des enfans, qui naîtront avec

les écrouelles; les Tartares qui ont fait des incurſions en Pologne, ont communiqué la Plica aux Polonnois, c'eſt-à dire, à ceux qui ſont nés des femmes avec qui ils avoient eu à faire, & ceux-ci l'ont communiquée à d'autres.

Ces Tartares, qui ont preſque tous la plica, ne ſe nourriſſent que du ſang des chevaux, qu'ils tuent après les avoir bien fait courir & outrés de fatigues; ils mangent leur chair cruë & corrompuë, & boivent du lait de jument aigri; ces Barbares meurent la plûpart en détail, les membres leur tombent de pourriture les uns après les autres.

Il y a des années que les ſeigles contractent une maladie, qui eſt quelque fois très dangereuſe à ceux qui en mangent du pain: on attribuë à cette cauſe la Peſte noire qui déſola tout le nord de l'Europe.

Le ſang des animaux, le Porc-frais dans pluſieurs climats de l'Aſie, donnent la galle à ceux qui s'en nourriſſent. Cette nourriture a été défendue aux Juifs, & à pluſieurs Nations aſiatiques par la loi, qui n'eſt qu'une police.

Je crois, que s'il étoit poſſible de ſavoir l'endroit où la petite vérole s'eſt déclarée pour la premiere fois, on connoîtroit qu'elle n'a d'autre ſource qu'une certaine nourriture qui aura vicié le ſang.

L'antropophagie des Américains ſe réduit à très peu de choſe aujourd'hui; elle n'a d'autre motif que de conſacrer les priſonniers au Dieu de la guerre. c'eſt le *Te-Deum* des Sauvages, & chacun dans la cérémonie, n'a ſouvent pas une demi-once de chair pour ſa part.

Ils ne mangent ni femmes ni filles, non pas parceque leur chair eſt moins bonne que celle des hommes; au contraire, ils diſent qu'elle ſeroit plus délicate; mais parcequ'ils ne regardent pas le ſexe comme ennemi; & ſi les chiens Eſpagnols ont refuſé d'attaquer des femmes, cela n'eſt pas plus ſurprenant que de ce que les lyons d'Afrique n'attaquent jamais une femme, ſurtout ſi elle a le ſein découvert; au contraire ils ſe laiſſent ſouvent battre à coups de bâton par elles, quand ils approchent des habitations pour marauder.

On ne trouve aujourd'hui de vrais antropophages qu'en Afrique. Me promenant un jour dans l'Ile d'Antigoa, je vis trois negres attachés à des arbres, qu'un Colon faiſoit étriller à coups de fouëts; je demandai la raiſon de cette inhumanité: on me dit qu'un de leurs Camarades étant malade, ils l'avoient aſſommé, rôti, & mangé dans un bois voiſin; que même l'un, qui étoit le frere du mort, avoit donné le premier coup afin de lui épargner les ſouffrances de la maladie; & c'eſt ainſi, dirent-ils, qu'on en agiſſoit dans leur pays: on nomme ces Negres Azincos; ils ſont voiſins du Congo, & chaſſent après les autres Negres pour les manger, comme nous chaſſons après les ſangliers: ils vendent publiquement la chair de ceux qu'ils ont tués: mais il n'eſt pas vrai qu'ils ſe mangent les uns les autres, comme l'on débité quelques Rélateurs: une pareille ſociété eſt un être de raiſon, elle ne pourroit pas ſubſiſter vingt quatre heures.

Le

Les tourmens que les Sauvages font quelquefois ſouffrir aux priſonniers qu'ils ont faits ſur une Nation qui les a incendiés, maſſacré leurs femmes & leurs enfans pendant qu'ils étoient à la chaſſe, n'ont rien qui doivent ſurprendre; non plus que l'inſenſibilité de quelques-uns, quand on ſaura que ces prétendus tourmens ont ſouvent plus d'appareil que de réalité; puiſqu'ils donnent quelquefois ce qu'ils appellent le breuvage de la mort au patient, lequel eſt compoſé de ſucs de certaines plantes, qui leur engourdiſſent tous les ſens & les rendent inſenſibles; mais il y en a à qui on ne donne pas le breuvage; alors ils crient comme des enragés.

Il y a quelques années qu'on donna à Barcelone la queſtion extraordinaire la plus rude à un Soldat, ſans quil reſſentît la moindre douleur: le ſecret qui le rendoit inſenſible eſt très ſimple, mais on n'a pas voulu le rendre public.

D'ailleurs les Sauvages ne ſont aſſurément pas inſenſibles, & j'en ai oui crier bien fort de la douleur qu'ils reſſentoient, quand ils s'étoient planté dans les pieds des chauſſe-trapes, qu'on avoit ſemées dans les foſſés de quelques redoutes.

C'eſt une puérilité que de dire qu'ils ne ſe débatent preſque point en mourant; les Européens ſe débattent-ils donc beaucoup, quand ils ſont à l'agonie? à moins qu'ils n'ayent la fievre chaude, la plûpart meurent aſſez tranquillement; & quand nos Militaires ſont bleſſés à mort, ils ne font pas des contorſions de Polichinel.

Chapitre XI.

Que les Américains ne ſont ni lâches ni poltrons.

L'Auteur des Recherches philoſophiques dit que les ſuicides qui ſont fréquens chez les Péruviens, prouvent que lâcheté eſt inhérente en eux, (quoiqu'il ne ſoit pas encore prouvé que le ſuicide ſoit une lâcheté): mais qu'il liſe l'hiſtoire de la Chine, il y verra que pluſieurs millions d'hommes s'y ſont pendus à la derniere révolution: qu'il jette auſſi les yeux ſur l'hiſtoire du Japon; il y verra que les Japonois ſont les plus déterminés ſuicides qui exiſtent ſur la terre. Quand Cortez vint au Mexique, il avoit neuf cens & quelques Brigands auſſi déterminés que le ſont ordinairement ces monſtres, tous couverts de Cottes de Mailles, de Cuiraſſes & de Caſques impénétrables aux flêches, & autres armes hlanches. Quarante mille Indiens, de la République de Tlaſcala, les plus braves de ces Indiens & les plus redoutables ennemis des Mexicains, ſe joignirent à eux, ſans quoi ils n'auroient pas oſé pouſſer juſqu'à Mexico.

La bande de Pizzaro étoit à peu près du même nombre; & ils n'eurent qu'à combattre quelques habitans de la province de Cuſco. Tous les Péruviens étoient ſoulevés contre Atabaliba qui étoit un Uſurpateur & le meurtrier de ſon frere, légitime héritier du Thrône; & ils voyoient ſa chûte avec plaiſir.

Quoiqu'il en ſoit, ces malheureux peuples furent conſternés & détruits par des hommes invulnérables à leurs traits, qui lançoient la foudre, & qu'ils croyoient d'une nature divine ou infernale.

L'Auteur des Recherches philoſophiques aura ſans doute lu l'Hiſtoire da Charles XII. Roi de Suede. Cinq à ſix mille Suédois chaſſoient cent mille Ruſſes couverts de Retranchements; les Ruſſes prenoient les Suédois pour des Sorciers; & l'on connoît encore la belle priere qu'ils adreſſoient à St. Nicolas, afin qu'il les délivrât des maléfices de ces Sorciers. Que ſeroit l'empire de Ruſſie aujourd'hui, s'il n'avoit pas été régi par un auſſi grand Prince que Pierre premier?

Ç'auroit été bien pis, ſi les Ruſſes n'avoient pas eu connoiſſance de la poudre à Canon, & qu'ils euſſent été nuds & armés comme les Péruviens? alors mille Suédois & cent Chiens dogues auroient conquis la Ruſſie avec autant de facilité que les Eſpagnols en ont eu à conquérir le Pérou.

Les Ruſſes avoient-ils donc dégénéré? non, mais alors ils étoient crédules, ignorans, groſſiers, ſans courage & ſans dicipline militaire.

Mr. de P. devoit-il ignorer que ce ſont les bons Chefs qui font les bons Soldats; qu'une troupe d'hommes mal conduite & ſans dicipline, quelque nombreuſe qu'elle puiſſe être, s'enfuiera devant l'ennemi, comme un troupeau de moutons devant un loup; & que même en Europe, la bravoure des Armées, eſt moins un effet de la Nature que celui de l'art.

Nous liſons dans l'Hiſtoire de la Chine, la tragédie de cette fameuſe prairie enſanglantée par le Rebelle Littechin en 1640. qui avec une poignée de ſcélérats comme lui, égorgea en ſix jours dans le Ho-

nan, ſixmillions d'habitans, qui ſe laiſſerent égorger comme des moutons ſans ſe défendre. Or je demande lesquels étoient les plus ſtupides, de ces Chinois ou des Péruviens.

Les Sauvages Américains aiment plus leur liberté que leur vie, & ils ſe caſſeroient plûtot la tête, que d'être Eſclaves, je ne dis pas comme les Negres, mais comme nos valets Européens; & je ſuis ſurpris que l'Auteur des Recherches philoſophiques diſe qu'il ne croit pas que l'amour de la liberté naturelle ſoit gravée profondément dans l'ame des Iroquois & des Algonquins; s'il avoit dit que les Sauvages vivent ſans boire ni manger, il n'auroit pas dit une plus grande abſurdité. Quoi, combattre pour ſon terrain, cela ne s'appelle pas combattre pour la liberté? en vérité, c'eſt vouloir abuſer des termes: ſi quelques pauvres petites Nations ont offert une douzaine de peaux pour qu'on les laiſſât tranquilles, elles étoient bien plus ſenſées que les Barbares qui les inquiétoient: au reſte ce fait eſt très douteux, pour ne pas dire faux.

C'eſt envain que cet Auteur veut faire paſſer les Sauvages pour des lâches, quand ils ſont en guerre avec les François ou les Anglois: ils ſont auſſi braves que les troupes irrégulieres de Hongrie, ils font la petite guerre de même: les embuſcades & les ſurpriſes ſont leur fait, ils ne combattent jamais en bataille rangée vis-à-vis des Européens: ils entendent trop bien leur intérêt pour cela, ils ont aſſez d'eſprit pour ſentir que trois à quatre petites Nations n'ayant pas les reſſources des Européens ſeroient bientôt dé-

truites; ils n'ignorent pas que la dicipline des Européens les rend ſupérieurs à eux; & ces pauvres gens ſavent bien dire, qu'en faiſant la guerre contre les François ou les Anglois, ils ont tout à perdre & rien à gagner; que leurs forces n'étant pas égales, ils y ſuppléent par la ruſe & les ſurpriſes.

Mais quand ils ſe font la guerre entr'eux ils ſe battent à toute outrance? les Iroquois ont détruit depuis peu les Eriés & les Ouatouais: vouloir faire paſſer des peuples qui ſont perpétuellement en guerre pour des lâches, c'eſt dire que les loups ont peur des moutons. D'ailleurs l'exemple de quelques pauvres Nations qui ont eu le malheur d'avoir les Européens pour voiſins, par qui ils ſont vexés quelque fois, mais qui ne le ſont pas toujours impunément; n'influe en rien ſur le général des Sauvages. Il y a des milliers de Nations, au Nord-eſt & à l'Oueſt, avec leſquelles les Européens n'auroient pas beau jeu, & ſi elles étoient toutes aſſez amies pour ſe réunir, il ne ſeroit bientôt plus queſtion de leurs colonnies: mais ces Nations ſont à peu près comme les puiſſances de l'Europe, qui ſont diviſées entr'elles par intérêt.

Les Sioux, les Miſaurites, les Eokoros, les Ontaganis, lee Eſenapes, les Padoucas, les Caſez &c. &c. tous ces Sauvages ſont doux, honnêtes & pour ainſi dire à-demi policés, faiſant de belles toiles de coton colorées; nourriſſant des beſtiaux & même des chevaux; les bœufs ont beaucoup multiplié dans ces endroits: Ils cultivent beaucoup de Maïs, & pluſieurs légumes d'Europe, comme pois, feves &c. J'ai demeuré trois ſemaines avec les Padoucas, & je

puis assurer que ces gens ne respirent que la gaîté. La plûpart de ces Nations sauvages ne sont cruelles que parceque les Européens les ont renduës telles; ceux mêmes qui ne connoissent les Espagnols que que par oui-dire, les ont en horreur, & l'effet de ce ressentiment retombe souvent sur d'autres Nations Européennes, ce qui est un grand obstacle à l'établissement du commerce, & à des découvertes. Les Anglois même ouvrent les yeux, ils confessent que leurs compatriotes n'ayant pas toujours agi de bonne foi avec eux, ont attiré dernierement cette guerre sanglante de leur part, où près de quarante mille personnes de tout âge & de tout sexe ont été massacrées.

Je finirai ce Chapitre en rapportant un Quolibet que l'Auteur des Recherches philosophiques à fait pour prouver la poltronnerie des Américains.

Quelque soit l'excessive présomption, dit-il, qu'ont ces barbares d'eux mêmes, ils reconnoissent secretement la Supériorité des Européens, & craignent tout homme qui a de la barbe: lorsqu'on amena les premiers Américains en France sous la minorité de Charles IX., on observa très bien qu'ils ne firent aucun cas de la personne du Roi qu'ils prirent pour un Indien, parcequ'il n'avoit pas de barbe; pendant qu'ils tremblerent devant les gardes Suisses pourvus d'énormes moustaches; par une mépriſe bien moins pardonnable que celle d'un Hollandois, qui s'imaginoit que la Fontaine le Fabuliſte étoit le prédicateur de Louis XIV. & Pierre Corneille son Ministre d'État, parcequ'il faisoit parler si noblement les Princes dans ses Tragédies.

Qu'eſt-ce que l'Auteur prétend donc prouver par là, ſi non qu'il y a des ſots en Amérique comme en Hollande. Ces Américains étoient-ils Sauvages, Péruviens ou Mexicains? les premiers ne tremblent pas pour les Mouſtaches, & ne connoiſſent pas la Majeſté & la puiſſance des Rois, dont ils n'ont qu'une trop foible idée pour en faire cas.

S'ils étoſent des Péruviens ou des Mexicains ils étoient accoutumés à reſpecter & à craindre leurs Vice-Rois & leurs autres Supérieurs, qu'ils euſſent de la barbe, ou non.

Mr. de P. croit-il donc que ces gens étoient aſſez ignorans pour ne pas ſavoir que la barbe ne venoit aux Européens qu'à un certain âge: ils en avoient vû des millions en Amérique qui n'en avoient pas encore. J'aurois bien voulu voir par exemple, qu'alors on eût envoyé une douzaine de ces Suiſſes en ambaſſade chez les Iroquois & les Hurons, & que ceux-ci les euſſent reçus dans tout leur appareil de guerre, barbouillés comme des Diables, le caſſe-tête d'une main, l'arc de l'autre; les Cranes & les chevelures de leurs ennemis en guiſe d'ordre de Chevalerie avec une demi-douzaine de priſonniers à la broche pour les régaler. Je crois que les Mouſtaches de nos braves Suiſſes auroient blanchi de peur.

CHAPITRE X.

Que les Américains ne ſont pas des ignorans & des imbécilles qui ne ſavent pas compter juſqu'à vingt.

Je ne dirai pas comme Mr. Timberlake que les Sauvages ſont des Cicérons & des Démoſthenes;

mais ils ne ſont pas non plus ſi ignorans que Mr. de P. veut les faire.

L'éloquence naturelle eſt la meilleure, & aſſurément les Sauvages en ont.

Seroit-ce donc, parcequ'ils ne ſavent pas manier la hache & la ſcie, qu'ils ne pourroient s'exprimer avec force: tous les Sauvages ne ſont aſſurément pas habiles dans les arts méchaniques, non plus que tous les Européens ne ſont pas des menuiſiers ni des maçons: mais il y a des Sauvages qui font très adroitement tout ce qu'ils voyent faire aux Européens. Il y a ſans doute des Cabanes mal conſtruites, comme je l'ai déja dit; il y en a auſſi de fort jolies, bien meublées & tapiſſées de belles peaux en hiver, & de nattes très fines & bien colorées en été. Il eſt vrai qu'ils ne connoiſſent pas nos ordres d'architecture.

Quand l'auteur des recherches philoſophiques ſur les Américains a dit que les habitans de cet Hémiſphere, étant viciés du côté des qualités phyſiques, l'étoient de même du côté des facultés morales; que la dégénération avoit atteint leurs ſens & leurs organes; que leur ame avoit perdu à proportion de leur corps; que la nature ayant tout ôté à un Hémiſphere de ce globe pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfans dont on n'a encore pû faire des hommes qui ſachent penſer; quand, dis-je, cet Auteur nous dit toutes ces choſes, il ne dit pas la vérité.

Quoi, il voudroit en dépit du bon ſens & de l'évidence nous perſuader que les Américains n'ont pas même la faculté des bétes? non ſeulement ils pen-

ſent avec diſcernement. Mais ils ſont encore très capables de diſcuter les cas les plus épineux, & de prévoir les ſuites qui pourroient réſulter d'une entrepriſe en s'y prenant de telle ou telle maniere. La prudence qui eſt ſi rare parmi les Européens, eſt, pour ainſi dire, inhérente aux Américains: Il faut voir comment dans leurs conſeils ils tournent & retournent les affaires qu'ils ont ſur le tapis.

Je vais rapporter ici un fait qui fera connoître ſi les Sauvages penſent.

Les Anciens de pluſieurs Nations ont tenu un congrès pour tâcher d'accommoder les différens qui s'étoient élevés entre les François & les Anglois au ſujet des limites de l'Acadie: ces pacificateurs Sauvages & imbécilles, qui ne penſent pas, envoyerent pluſieurs députés à Mrs. de Vaudreuil & Bradock qui propoſerent de tirer une ligne de démarcation depuis l'embouchure du *Riſtigoucht* juſqu'au lac *Keſeben*, & de là en ſuivant la riviere, juſqu'à la baye *de Kinibequy*, tout le long de la plage, juſqu'au cap *Cod*.

Rien n'étoit plus ſage que cette compenſation; mais comme cette diſpute entre les François & les Anglois n'étoit qu'un prétexte; ces deux Nations civiliſées qui vouloient abſolument s'égorger, n'écouterent pas les propoſitions pacifiques des barbares ſauvages.

Je pourrois citer pluſieurs exemples de l'eſprit, de l'intelligence & du bon ſens des Sauvages; mais je n'aime pas à faire de gros livres qui contiennent peu de choſes. Cependant je vais encore rapporter un fait contre ce que dit Mr. de P. qu'on n'a jamais trouvé dans toute l'étendue du nouveau monde, mal-

gré la grande diverſité des Climats, un homme d'une capacité ſupérieure à un autre: Il eſt bien certain qu'on n'y a pas rencontré des Raphaëls, des Newtons, des Lokes, des Monteſquieux &c. où d'ailleurs ils auroient été très inutiles. Mais les Sauvages, qui veulent s'appliquer à apprendre quelque choſe des arts & des ſciences, réuſſiſſent aſſez bien. Heureuſement pour eux, il y en a peu qui le veuillent.

J'ai pourtant connu un Sauvage qui s'eſt diſtingué & qui l'auroit même été parmi les Européens: il s'appelloit *Louis Gaſton Kerby*; apparamment que les Miſſionnaires qui l'avoient baptiſé lui avoient donné le ſurnom du Duc d'Orléans; quoiqu'il en ſoit ce Sauvage fils d'un des chefs de la Nation des Illinois, fut mis par ſon pere entre les mains des Miſſionnaires de la nouvelle Orléans en 1740. âgé de dix à douze ans: il fit dans ſes études des progrès ſurprenans, dans la Géométrie, la Géogrephie, la Phyſique & même la Muſique. Sa curioſité étoit inſatiable; il liſoit nuit & jour, & lorſqu'il avoit rencontré quelque trait d'hiſtoire curieux, il le traduiſoit dans ſa langue, pour avoir le plaiſir d'en régaler ſes parens quand il les alloit voir, qui tous aſſis au tour de lui, l'écoutoient bouches béantes, oreilles ouvertes & ſans dormir. On lui fit faire un voyage à Paris; ce Mr. Kerby avoit environ trente ans quand je le vis pour la premiere fois, & aſſurément il n'avoit rien oublié & n'étoit pas devenu imbécille. J'ai paſſé bien des momens agréables avec lui.

Son pere n'avoit en d'autre but en le faiſant inſtruire que de le rendre utile à ſa Nation, dans

la partie du commerce. Il étoit le Secrétaire & l'interprete général de l'état Illinois. Je crois que ce pere penſoit auſſi quand il fit cette démarche.

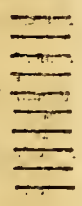
L'auteur des Recherches philoſophiques s'imagine que les Sauvages ne ſavent pas compter juſqu'à vingt; que leur langage eſt borné & deſtitué de mots; qu'il eſt impoſſible par leurs moyens de rendre un ſens Méthaphyſique; qu'il n'y a aucune de ces langues dans la quelle on puiſſe compter au de là de trois, & que de quelque façon qu'on endoctrine les Sauvages, il ne parviennent pas à parler médiocrement un idiome Européen.

A cela je répondrai, que la lagne d'une Nation eſt toujours en raiſon de ſes beſoins; moins elle en a, moins elle a de mots pour les exprimer; il eſt bien ſûr que dans aucune langue ſauvage il n'y a aucun mot pour exprimer tous les colifichets néceſſaires à nos petits maîtres & petites maîtreſſes; mais peut-être trouveroit-on dans leurs langues les termes d'attraction & d'impulſion.

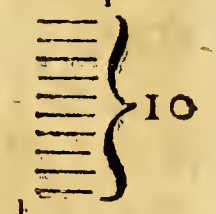
Les Sauvages apprennent plus facilement les idiomes Européens, que ceux-ci n'apprennent les leurs, & on en trouve pluſieurs qui ſavent parler françois anglois & eſpagnol.

Je le répete encore une fois, quand un Sauvage s'eſt bien déterminé à vouloir apprendre une choſe il l'apprendra; mais il eſt rare qu'ils le veuillent. Ils n'aiment pas à ſacrifier leur repos, ni à fatiguer leur eſprit, à la recherche des choſes dont ils peuvent fort bien ſe paſſer, & je crois qu'ils n'ont pas tort; car plus les hommes ont de ſcience plus ils veulent

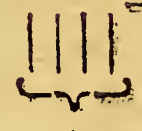
en acquérir, ſemblables & auſſi malheureux que les avares ; ils accumulent des tréſors dont ils ne jouiſſent guerre. Voici la maniere de compter de pluſieur Nations ſauvages. Ils nombrent du haut en bas 10. cy



Quand ils veulent exprimer 40. ils marquent 4 au bas de la colonne à gauche . . .

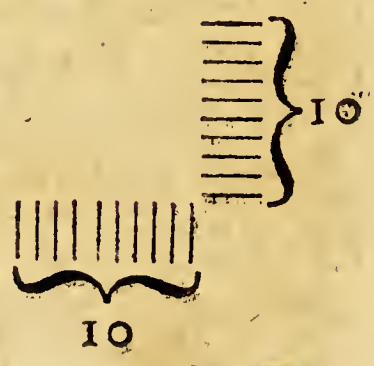


Quand ils veulent dire ſoixante ils marquent 6 &c.



Pour exprimer 63 . . . . . .

Pour nombrer 100 ils font une équerre . . . .



Pour compter 500 . . . . . .

Ainſi du reſte. Ils ſe ſervent de terre rouge pour tracer ſur une planche; ou ils le font ſur le ſable avec un bâton; c'eſt à peu près comme nous nombrons avec les jettons. Tout homme eſt naturellement Arithméticien & Géometre eû égard à ſes beſoins: ſi on en doutoit, je n'en donnerois d'autre preuve que l'arc & les flêches. Tous les Sauvages répandus ſur les différens points du Globe, connoiſſent cette arme meurtriere; & il ſeroit abſurde de dire que cette invention s'eſt communiquée d'une Nation à l'autre.

Il y a près de trois ſiecles, dit l'Auteur des Recherches philoſophiques, que l'Amérique eſt découverte; on n'a ceſſé depuis ce tems d'amener des Américains en Europe, on a eſſayé ſur eux toute eſpece de culture, & aucun n'a pû parvenir à ſe faire un nom. Je le crois bien, il y a apparence que les Eſpagnols en meneront encore bien longtemps en Eſpagne, avant que d'en trouver un qui ſe faſſe *un nom* dans les ſciences, puiſque parmi les Eſpagnols même, on ne connoît guere que l'Auteur du Roman de Dom Quichotte qui s'en ſoit fait un. Mais généralement les Indiens ont plus de bon ſens que leurs tyrans: ils ſont peut-être moins habiles dans les futilités. Mais auſſi ils ſont moins fourbes. Connoît-on une Nation plus abrutie, plus ignorante, plus ſauvage & plus barbare que l'Eſpagnole. je défie qu'on me la nomme. Mr. de P. n'a ſans doute jamais voyagé en Eſpagne: ſi l'envie lui en prend un jour, je lui conſeille de faire bonne proviſion, ſans quoi il courroit riſque d'y mourir plûtot

de faim, qu'en parcourant depuis l'iſtme de Darien juſqu'au Bréſil, ou depuis le lac Outorio Jaqu'à la Californie.

CHAPITRE XI.

Des Établiſſements des Jéſuites au Paraguai: des Bâtimens des Péruviens: de leurs Mines de fer & de cuivre.

L'éloge qu'à fait Mr. de Monteſquieu dans ſon Eſprit des loix des établiſſemens des Jéſuites au Paraguai, étoit bien mérité, & ce grand homme avoit été aſſurément bien informé de leur état & de leur police.

Il ſeroit ridicule de dire que les Jéſuites n'ont pas conſulté leurs intérêts en formant ces établiſſemens; Mais qu'importe de quelle maniere on entreprenne de faire le bonheur des hommes, pourvû qu'on y réuſſiſſe: il vaut toujours mieux que ce ſoit en faiſant ſon profit qu'en ſe ruinant: car il y a peu de particuliers, qu dis-je? il n'y a pas même de Prince qui fût aſſez généreux pour faire le bonheur public, ſans que ſon intérêt perſonnel y eût part.

Les Jéſuites ont raſſemblé plus de cent mille ſauvages errans & vagabonds dans les forêts, & en ont formé des Sociétés où tout étoit en commun, à peu près comme parmi les Hernautes, ou rien ne manque à chaque individu, quoiqu'il n'ait rien en propre.

Les Jéſuites ont ſans doute été très circonſpects, en ne permettant pas aux Eſpagnols de venir exami-

ner leurs Actions, parce qu'ils auroient vû les profits conſidérables qu'ils retiroient de ces établiſſemens: ils craignoient leur envie & leur avarice; ils craignoient d'être débuſqués ou rançonnés: car les grands d'Eſpagne ainſi que tous les autres grands, ferment les yeux ſur les concuſſions, pourvû qu'ils partagent avec les concuſſionnaires; & les Jéſuites ne vouloient partager avec perſonne: voilà leur crime, & c'eſt celui qui leur avoit attiré le plus d'ennemis; mais il eſt bien abſurde de vouloir faire croire, que dix-huit à vingt peres Jéſuites, car ils n'ont jamais guere été davantage, ont forcé cent-cinquante-mille Indiens à être eſclaves malgré eux, à être tyranniſés, accablés de travaux & de mauvais traitemens, tandis que toutes les ſemaines, on leur mettoit les armes à la main pour les exercer à tirer au blanc; tandis qu'ils pouvoient, quand ils l'auroient voulu, maſſacrer les Peres, ou tout au moins leur échapper comme des lievres: car les Jéſuites n'avoient aſſurément pas une armée de ſoldats Européens pour les garder. Et tout animal qui ſe trouve mal dans un endroit, n'y reſte pas quand il peut s'échapper. Bien loin de tout cela, ces Indiens étoient extrêmement attachés aux Jéſuites, & ils ſe ſont déſeſpérés lors de leur expulſion.

On ſera ſans doute ſurpris que les Jéſuites exerçaſſent leurs Colons au maniement des armes; leur prétexte étoit qu'ils vouloient ſe mettre mieux en état de ſe défendre contre les Sauvages qui venoient ſouvent piller leurs habitations: ils avoient peut-être d'autres vues que le public ignore encore & ignorera peut-être toujours.

Je dois parler ici en paſſant de l'architecture des Péruviens & des Mexicains: je n'ai pas été à Cuſco, mais vingt auteurs différens s'accordent à dire que les Mexicains étoient bien logés, qu'ils avoient même des édifices publics magnifiques; & il plait à Mr. de P*** de donner le démenti à tous ces auteurs: il dit même que les Péruviens n'ont pas eu l'eſprit de couvrir leurs maiſons, ni d'y faire des fenêtres, tandis que preſque toutes les cabanes des Sauvages ont des toits & des fenêtres. On lit pourtant dans l'Hiſtoire de la conquête du Mexique, que les Mexicains s'étant révoltés contre les Eſpagnols; Montézuma ſe mit à une fenêtre de ſon palais (que Mr. de P. appelle une grange) pour appaiſer la ſédition, & qu'il y fut bleſſé.

Cet auteur dit auſſi que les Péruviens n'ont pas eu l'induſtrie de forger le fer, & qu'ils ont eu celle de durcir le cuivre.

Il y a très peu de mines de fer au Pérou, & celles que l'on y connoît ſont d'une très mauvaiſe qualité, puiſque les Eſpagnols n'en ont jamais pû faire des cloux: ils caſſoient comme du verre, & ils ont été obligés de renoncer à en faire uſage. Les mines de cuivre n'y ſont pas fort abondantes non plus, mais il y en a d'une qualité qui donne une eſpece de platine (non pas cette platine qu'on appelle or blanc;) dure comme de l'acier. J'en ai eu une pépite du poids d'environ deux livres, qu'un ſoldat Eſpagnol avoit eſcamotté comptant que c'étoit un morceau d'or: & c'eſt une erreur que de croire que les Péru-

Péruviens ayent eu le ſecret de durcir le cuivre par artifice, ſa dureté lui étant naturelle.

Mr. de P. met encore au rang de la ſtupidité, de ce que les Péruviens n'ont pas fait uſage de la monnoie: mais les Abyſſins, qui ſont aſſurément un des plus anciens peuples policés que nous connoiſſions, n'en ont jamais fait uſage; & à la Chine, il n'y a point de monnoie d'or & d'argent; ces métaux n'y ſont regardés que comme marchandiſe.

CHAPITRE XII.

Que beaucoup de découvertes ſont dues au hazard.

Ce n'eſt pas un préjugé comme le dit Mr. de P. que de ſoutenir qu'on eſt uniquement redevable au hazard des grandes découvertes & des inventions utiles. Nous lui en devons au moins la moitié, leſquelles n'ont été perfectionnées que par la réflexion.

Un Volcan a fait couler la matiere que contenoit une mine d'or, d'argent, de cuivre & de fer; l'homme a connu que cette matiere étoit fuſible: ſon induſtrie aiguillonnée par la néceſſité s'eſt appliquée à la rendre propre à ſon uſage, ſoit pour les armes, les uſtenciles d'agriculture ou de ménage, ainſi que pour les décorations de luxe.

Un feu allumé ſur du ſable a fait couler le verre, & l'on a connu cette matiere.

Avant l'invention de la Typographie, on imprimoit avec des figures de bois ſur de la terre, du cuire, de la toile, &c. Il n'a pas fallu de grands efforts de génie pour imaginer qu'on pourroit faire

de même avec des caracteres, qui d'ailleurs au commencement étoient assez grossiers, puisque toutes les lettres n'étoient pas mobiles & détachées comme elles sont aujourd'hui; on jettoit au moule des mots entiers avec du plomb; mais on a perfectionné l'art de l'imprimerie petit à petit.

Des arbres flottans sur l'eau ont fait connoître qu'avec des vaisseaux de bois on pouvoit voguer sur cet élément; on a commencé par creuser des arbres pour en faire des canots.

Deux verres à béscles placés par hazard l'un derriere l'autre, out donné l'idée des lunettes ou Téleſcopes.

Une pomme tombée d'un arbre a donné celle des loix de la gravitation.

Quand Bacon ou Schwartz trouverent que le salpetre & le souffre unis s'enflammoient; ils étoient d'abord bien éloignés d'en connoître tous les effets; ils n'avoient en vue qu'un amusement chimique, une récréation physique; l'expérience & la réflexion leur ont fait trouver plus qu'ils n'avoient cherché: de là l'invention de le concentrer dans des tubes, pour lancer des globes de pierre & de fer. Je n'aurois jamais fait si je voulois récapituler toutes les découvertes qui sont dues au hazard.

Celle à jamais mémorable du nouveau Monde, dit Mr. de P., est si peu l'effet du hazard, que Christophe Colomb avoit promis de le découvrir sept ans avant la date de sa premiere navigation en 1492. Il employa tout ce tems à solliciter en Espagne l'équipement d'un vaisseau, qui ne lui eût pas été accordé

ſitôt, s'il ne lui étoit venu dans l'eſprit de promettre une ſomme conſidérable à un Moine intriguant & avare qui confeſſoit le Roi Ferdinand & la Reine Iſabelle; cet événement m'a toujours frappé, &c.

Cette découverte mémorable, à jamais exécrable pour les Américains, eſt cependant due au hazard, n'en déplaiſe à l'auteur des Recherches philoſophiques. L'exiſtence du nouveau Monde avoit été aſſuré à Colomb par un pilote qu'une tempête avoit jetté ſur les côtes de l'Amérique: pluſieurs hiſtoriens ont rapporté ce fait. Il en eſt de même à l'égard d'Américic Veſpuce, qui n'entreprit ſes courſes qu'après avoir été inſtruit comme Colomb l'avoit été.

CHAPITRE XIII.

Qui traite des réflexions Politico-philoſophiques un peu ſauvages.

Les réflexions philoſophiques de Mr. de P. ſont généralement très dures quand il s'agit des Rois; mais ſur tout celle-ci où il dit, „que l'Amérique & l'Afrique ne ſont peuplées que de Sauvages: que le deſpotiſme a accablé l'Aſie, & pénétre en mille endroits en Europe, qui ſemble être ménacée de ce fléau, dans le tems même que les philoſophes élevent de toute part la voix contre le deſpotiſme & contre la tyrannie des Princes, qui font à leurs ſujets les mêmes maux qu'ils feroient à leurs ennemis, s'ils les avoient vaincus: qne cependant ils s'imaginent qu'ils régnent, comme ſi on pouvoit régner ſur ceux dont on n'eſt pas aimé, & qu'on n'aime point, qu'on

peut contraindre, qu'on peut imoler; mais qu'il y a moins de diſtance du ciel à la terre, que d'un Roi à un tyran."

Voilà des réflexions qui, ſi elles étoient vraies, prouveroient tout au moins que les peuples civiliſés de l'Europe ſont infiniment plus malheureux que les Sauvages de l'Amérique. Je n'ai pas ſujet d'aimer les Rois, ils ne m'ont jamais fait que du mal; mais la vérité m'oblige de dire qu'il leur eſt bien difficile aujourd'hui de régner ſur des ſoi-diſans philoſophes, qui ne ſont la plûpart que des raiſonneurs; & ſur des peuples auſſi inconſéquens, auſſi inquiets, & auſſi legers que le ſont les Européens.

Qu'on ne me diſe pas que ce ſont les Rois qui les ont rendus tels; ce ſeroit dire une abſurdité: ce ſont les peuples qui font les Rois, & il y en a peu qui naiſſent méchans; mais ils le deviennent la plûpart, par les intrigues de ceux qui les approchent.

Un Prince accoutumé à être trompé devient méfiant, dur, acariâtre, croit que tout le monde le trompe, & ſe méfie de tout le monde; ſa confiance eſt en guerre perpétuelle avec celle de ſes ſujets, leſquels cherchent à leur tour à le duper autant qu'ils peuvent.

J'ai remarqué avec douleur que des Princes qui avoient le meilleur cœur du monde, étoient regardés comme les tyrans & les fléaux de leur peuples, parceque ne pouvant ſuffire à tout, ils ſont obligés de confier l'adminiſtration d'une partie de leur puiſſance à des monſtres, qui n'en abuſent que trop ſouvent, à l'inſçu de leur maître.

Ces exemples ſont malheureuſement ſi communs que perſonne ne les ignore, hors ceux qui devroient en être informés. Auſſi quand on dit qu'un Roi eſt un tyran, cela ne ſignifie rien autre choſe ſi non que ceux qui l'environnent, ceux qui ſont revêtus de ſon pouvoir ſont des tyrans; jamais un homme ſeul n'a eu la puiſſance d'en tyranniſer pluſieurs, s'il n'a été ſecondé par pluſieurs autres.

Mais quel intérêt les Rois auroient-ils aujourd'hui de tyranniſer leurs ſujets de gaîté de cœur? On me dira peut-être leur ambition aujourd'hui ne ſe porte guere qu'à maintenir leurs droits, & à ſe précautionner contre les ſurpriſes de l'ennemi: ils ne ſont plus des conquérans injuſtes & dévaſtateurs.

Dirai-je d'où provient la miſère dont on ſe plaint tant: c'eſt du partage trop inégal des richeſſes; les uns ont trop & les autres n'ont rien du tout. Je ſais que ce mal eſt ſans remede; mais j'oſe dire que tant qu'il ſubſiſtera, les trois quarts & demi des peuples de notre hémiſphere ſeront dans la miſere, & regarderont les grands ou les riches comme leurs tyrans.

Si tous ces maux étoient inévitables aux Etats policés, je dirois toujours que les trois-quarts & demi des hommes qui les compoſent, ſont bien moins heureux que les Sauvages de l'Amérique. Ne les plaignons donc pas ces Sauvages ignorans, ſans beſoins, ſans ſoucis &c. Déplorons au contraire notre eſprit & notre induſtrie, qui nous ont fait imaginer des ſuperfluités, qui de jour en jour nous deviennent d'autant plus néceſſaires, que l'habitude ne nous permet plus de nous en paſſer ſans ſouffrir.

Chapitre XIV.

Réfutation des preuves dont Mr. de P. ſe targue dans la défenſe de ſes Récherches philoſophiques, que les hommes & les bêtes de l'Europe dégénerent en Amérique.

Cet auteur rapporte dans ſa Défenſe, pour prouver que les Européens dégénerent en Amérique, un paſſage de l'hiſtoire naturelle & politique de la Penſylvanie par Mrs. Bertrand & Calm, qui diſent que dans l'Amérique Septentrionale, les Européens dégénerent ſenſiblement; que leur conſtitution s'altere à meſure que les générations ſe multiplient; qu'on a remarqué dans la derniere guerre que les hommes nés en Amérique ne pouvoient pas ſupporter auſſi longtems que ceux qui étoient venus d'Europe, les travaux des ſieges & les fatigues des voyages de mer; qu'ils mouroient en grand nombre; qu'il leur eſt pareillement impoſſible d'habiter un autre climat ſans être ſujets à quantité d'accidents qui les font périr.

Tout ceci eſt auſſi faux qu'inconſéquent; la maniere dont on fait la plûpart des obſervations eſt de généraliſer des faits qu'on ne devroit que particulariſer, & ſouvent de particulariſer ceux qu'on auroit dû généraliſer.

Quoi, parce qu'il y a des hommes, & le nombre à la vérité n'en eſt pas petit, que l'yvrognerie, la vie crapuleuſe, & le commerce qu'ils ont avec les Négreſſes qui leurs communiquent le mal de guinée, ont abrutis & énervés; s'enſuit-il de là que tous dé-

génerent? Non, non, il s'en faut bien; & il y a des hommes d'une vie réglée à Philadelphie, à la nouvelle York, à Boſton, à la nouvelle Orléans, à la Jamaïque, à la Martinique, aux Barbades &c. qui ont autant de ſanté & de courage, que ceux qui ſont en Europe.

Tous ceux de notre hémiſphere en arrivant en Amérique, payent le tribut au climat par une bonne fievre: je l'ai payé comme les autres, & il eſt ridicule de dire qu'il eſt impoſſible aux Américains d'habiter un autre climat ſans être ſujets à quantité d'accidents qui les font périr; comme ſi nous n'avions pas tous les jours l'exemple devant les yeux, que le changement de climat en Europe même eſt nuiſible aux Européens.

Les armées Allemandes & Françoiſes, quand elles font les campagnes en Italie, périſſent comme des mouches à l'approche de l'hyver; & le climat de l'Allemagne a toujours déſolé les armées Françoiſes.

Tous les animaux domeſtiques, continue Mr. Calm, que l'on voit ici, y ont été apportés par les premiers Européens qui y ont abordé; les Sauvages naturels n'en avoient point, & même à préſent ils ſe ſoucient peu d'en avoir ou d'en élever: tout le bétail dégénere peu à peu, & devient beaucoup plus petit qu'il n'eſt en Angleterre.

Je répondrai à cela que les bœufs qu'on a abandonnés à eux-mêmes dans les forêts, ſont généralement auſſi gros que ceux que l'on voit en Angleterre; & que les bœufs domeſtiques qui ſont réduits à multiplier toujours dans les mêmes races,

dont chacune eſt ordinairement peu nombreuſe, reſtent plus petits : les chevaux perdent de leur beauté, mais ils gagnent beaucoup en bonté ; j'ai eu un cheval né aux environs de Boſton, qui étoit auſſi infatigable que ſobre ; il mangeoit de tout, juſqu'à du poiſſon ſec, & j'ai fait ſouvent avec ce cheval vingt-cinq lieues par jour.

Les brebis & les moutons viennent ſans doute plus petits, quand on n'a pas ſoin de renouveller les beliers ; mais les chevaux & les moutons dégénerent auſſi en Eſpagne, ſi l'on n'a pas ſoin de renouveller de tems en tems les haras & les bergeries d'étalons & de beliers de Barbarie.

Les chevaux & les moutons dégénéreroient de même en Angleterre, ſi l'on n'y avoit pas la même attention : & il n'y a pas de pays au monde où les chevaux & les moutons, même ceux du Nord de l'Allemagne & de la Pologne (c'eſt à dire les chevaux), dégénerent plus que dans certaines provinces de France, parce qu'on y néglige de renouveller les eſpeces : la moitié des chevaux des payſans n'y ſont pas plus gros que des chevres. Or je demande à ces Meſſieurs les Naturaliſtes d'où proviennent ces cauſes ? s'ils me diſoient que c'eſt de la malignité du climat, je les enverrois à l'école.

Ne voyons-nous pas que le mêlange des différentes nations produit une belle eſpece d'hommes, & que ce mêlange eſt plus avantageux à la population.

Il y a apparence que ſi les nations Américaines ſont peu fécondes en population, ou du moins ne le ſont pas tant qu'elles devroient l'être, la cauſe

eſt en partie de ce que les races ne ſe croiſent pas aſſez parmi eux, où ſouvent les plus proches parens ſe conjoignent.

Un habile laboureur ſe gardera bien de ſemer du froment ou du bled dans le même terrain qui en aura produit pendant trois à quatre ans conſécutifs; il cherchera toujours des ſemences ailleurs que chez lui.

La plûpart de Meſſieurs les Obſervateurs auroient ſouvent beſoin de lunettes, & je crois très fort qu'on a fait infiniment plus de progrès dans les obſervations aſtronomiques que dans celle de la nature des animaux & des végétaux.

L'auteur des Recherches philoſophiques dit que la chair des taureaux eſt plus mauvaiſe en Amérique qu'en Europe: le taureau eſt un mauvais manger par tout quand il eſt vieux; on ne mange en Europe que des bœufs & des vaches; en Amérique, quand on chaſſe les bêtes à cornes, on ménage les vaches & les geniſſes, & on ne tue les jeunes taureaux que quand on a envie d'avoir de la viande fraîche: car pour celle des vieux taureaux, on l'abandonne aux oiſeaux de proie, on ne veut que le cuire.

Si l'on envoie d'Europe beaucoup de ſalaiſon dans les Iles de l'Amérique, où d'ailleurs il y a peu de beſtiaux, puiſqu'il n'y a point de prairies, excepté à St. Domingue & à la Jamaïque; c'eſt qu'on y préfere la viande ſalée à celle qui eſt fraîche, dont on mange très peu dans les climats chauds; & que véritablement le bœuf d'Irlande eſt préférable à un taureau ſauvage, ou à de la viande qu'on y ſaleroit:

mais il y a quelques Colons qui élevent des bœufs domeſtiques pour leur uſage, & dont la viande eſt auſſi bonne que celle d'Irlande, ſur tout s'ils ſe ſervent de ſel de France qui eſt le meilleur pour les ſalaiſons & que les Irlandois préferent à tout autre.

Les lyons & les tigres n'ont pas dégénéré en Amérique, puiſqu'il n'y en a abſolument point. Et Dom Pernety s'eſt trompé ſur cet article, d'après les auteurs, Zarate, &c.

J'ai vû pluſieurs Pumas morts & en vie; ils ne ſont pas plus des lyons que des ânes; ce ſont des animaux naturels & indigénes en Amérique, qu'on ne trouve nulle part ailleurs; il en eſt de même du Juguar & du Cougouar qui ne ſont pas des tigres.

Il n'y a rien d'étonnant, ſi les Negres ne peuplent pas en Amérique, c'eſt à dire, ceux qui ſont dans la méridionale & aux Iles; car ils ſont peu nombreux dans la ſeptentrionale dont le climat ne leur eſt d'ailleurs pas favorable; il n'y a rien de ſurprenant, dis-je, qu'ils propagent peu, quand on conſidere les traitemens indignes & l'avarice de leurs tyrans, qui leur donnent à peine de quoi ſe nourrir; la plûpart meurent d'inanition: les Négreſſes ſe font ſouvent avorter ou étouffent leurs enfans au berceau; j'ai vû une de ces malheureuſes avec deux petits Négrillons, à qui ſon maître donnoit par jour une livre de mauvaiſe farine qu'elle délayoit dans de l'eau & un peu de ſel; elle n'avoit abſolument rien de plus, ſi non qu'elle pouvoit manger des cannes de ſucre tout ſon ſoul à la dérobée; auſſi la mere & les enfans n'étoient que des ſpectres ambu-

lans. Il y en a beaucoup qui ſont employés aux ſucreries des Iles, qui ſont dans ce pitoyable état: mais le menſonge de Mittelberger que Mr. de P. a relevé mérite d'être réfuté. Je dis donc qu'il eſt faux que les coloniſtes Saltzbourgeois & autres Allemands, ſont dans la miſere en Penſylvanie & dans les autres provinces ſeptentrionale. Les parreſſeux & les yvrognes y ſont ſans doute auſſi gueux qu'en Europe; mais on ne peut avoir plus de ſoin & de charité, que n'en ont les anciens colons pour les nouveaux venus: d'ailleurs les vivres ne manquent pas plus dans ces pays-là que l'eau dans la riviere.

L'hoſpitalité des Sauvages n'eſt pas une groſſiereté, ni une choſe indifférente; elle eſt un bienfait dicté par la Nature, qui nous avertit qu'un voyageur a beſoin de nos ſecours. Quand un étranger voyageoit chez les Germains, dit Tacite, & qu'il avoit ſéjourné trois jours dans une maiſon, on le menoit dans un autre, ſi la néceſſité l'obligeoit à s'arrêter plus longtems; il en eſt de même chez les Sauvages de l'Amérique; ils ne ſe font pas des révérences & des courbettes à la Françoiſe, ni des génuflexions & des cérémonies à la Chinoiſe: quand un voyageur arrive dans une cabane; le maître lui tend la main & lui dit: frere, ſois le bien venu; & s'il a une bonne piece de gibier en réſerve, il la fera ſervir extra. Les Quakers ne font pas plus de cérémonie quand ils reçoivent un étranger.

Il eſt faux qu'il y ait une mal-propreté dégoûtante dans leurs cabanes & leurs cuiſines; ils n'ont aſſurément pas des cuiſiniers François; cependant ils

ſont quelques ragoûts aſſez appétiſſans ; mais le plus ſouvent leurs mets ne ſont que bouillis, rôtis, ou grillés ; ils ne ſont jamais uſage du bouillon, ils le jettent.

Mr. de P. dans ſa défenſe paroît fort ſurpris que Mr. de la Condamine puiſſe être contredit ; comme ſi pour être Géometre on étoit infaillible : ce ſavant a-t-il donc vû tous les Américains, lui qui a preſque toujours été confiné dans les montagnes du Pérou ? Il peut avoir vû quelques Sauvages quand il a déſcendu le Maragnon ; mais il n'en a pas vû des millions d'autres qui ſont dans les autres parties : ainſi quand il auroit dit que ceux qu'il a vus étoient des ſtupides, cela peut être vrai ; mais il ne s'enſuit pas de là que tous ſoient des ſtupides.

Au reſte, ſi tous les Géometres & les Académiciens de l'Europe diſoient noir quand j'ai vû blanc, je ne les en croirois pas pour cela.

Il n'eſt pas vrai non plus que les Caraïbes ont ſi peu d'eſprit & de conception, qu'ils vendent le matin leur lit, & qu'ils s'en repentent le ſoir : la vérité eſt que comme ils travaillent fort joliment leurs hamachs, les Européens ſont tout ce qu'ils peuvent pour les engager à les vendre, ce qu'ils ne ſont pas volontiers de ſang froid ; pour cela, les Européens commencent par leurs faire boire du Tafia, & les ſoulent enfin ; alors ceux-ci vendent ce qu'on veut leur acheter, & ſouvent on les friponne ; quand ils ſont revenus en ſens froid, ils en ſont très fâchés.

N'avons-nous pas tous les jours en Europe quantité d'yvrognes qui ſe vendent eux-mêmes, &

qui en ſont très fâchés lorſqu'ils ſont dégriſés? La moitié de nos ſoldats ont été dans ce cas. Je ne diſcuterai pas ſur les Negres blancs, je n'en ai jamais vû en ſociété; j'ai vû quelques Blaffards, & il n'y a pas de doute que c'eſt une maladie qui les a rendus tels.

Pour ce qui eſt du grand Lama, je n'ai pas eu l'honneur de lui faire ma révérence, & j'ignore très fort s'il ne mange que deux onces de farine pétrie avec du vinaigre à ſon diner; ſi cela eſt, j'aimerois mieux être le marmiton du Pape, que d'être le Grand Prêtre des Tartares.

Je n'ai pas eu le plaiſir non plus de voir des Géans Patagons; mais ſi en tout cas une telle race d'hommes exiſtoit en Amérique, cela prouveroit encore qu'ils ne ſont pas deſcendus d'Adam & d'Eve, & que ce ſeroit une eſpece particuliere d'hommes; ou que les deſcendans d'Adam en Europe auroient dégénéré s'ils avoient été jadis de la taille de ces Géans.

A l'égard du froid & du chaud qu'il fait en Amérique; il eſt certain qu'il y fait plus froid & moins chaud aux mêmes degrez, qu'en Europe & en Afrique; mais la différence n'eſt pas auſſi grande qu'on le dit; généralement on ne voit pas d'hyver plus rigoureux en Canada que ceux que j'ai vus à Berlin depuis quatre ans; les étés ſont ſuperbes dans l'Amérique ſeptentrionale; ils ne ſont pas extrêmement chauds dans les Iles, parce que l'air y eſt toujours rafraîchi par des vents légers & réglés. Je n'ai pas été aſſez avant dans le Sud pour juger de ſa tem-

pérature; mais je crois que l'auteur des Recherches philoſophiques ſe trompe, quand il dit que c'eſt le froid qui a empêché les navigateurs d'approcher du Pôle antarctique auſſi près qu'on a fait de l'autre Pôle: car les Européens pour voyager au Nord prennent la ſaiſon, & n'ont qu'un petit trajet à faire en comparaiſon de celui pour aller d'ici au Sud. Pour réuſſir à découvrir le Pôle antarctique, il faudroit qu'on équipât trois à quatre bons vaiſſeaux, bien pourvûs d'hommes en ſanté & en proviſions fraîches, dans un port de la mer du Sud qui ſeroit le plus voiſin du Pôle; & qu'on en partît dans la ſaiſon convenable: alors je ſuis perſuadé qu'on en approcheroit d'auſſi près qu'on a fait du pôle Boréal.

CHAPITRE XV.

Concluſion.

Il s'enſuit de tout ce que j'ai dit ci-devant, que le ſol du terrain en Amérique, bien loin d'être dégénéré, eſt neuf & généralement meilleur que celui de notre hémiſphere; que les productions naturelles & exotiques y ſont bonnes & abondantes: que la quantité prodigieuſe d'animaux & de végétaux y ont retenu les hommes plus longtems dans la vie ſauvage, par la facilité qu'ils ont eue de ſe vêtir & de ſe nourrir: que les Sauvages ſont aſſurément inférieurs en eſprit & en ſciences aux Européens; mais qu'ils n'ont pas moins de bons ſens, de raiſon qu'eux, &

qu'ils ſont généralement auſſi robuſtes, auſſi braves, & plus heureux.

Leurs chagrins, leurs ſoucis, ſemblables à ceux des enfans, ſe diſſipent comme la fumée & ne leur rongent pas le cœur. Le néceſſaire phyſique ſatisfait, ils s'inquiétent peu du reſte. La mort n'eſt rien pour eux, leur vie n'eſt pas un tourment. On ne trouve pas parmi les Sauvages des hommes abſorbés dans leurs penſées, tels que nos grands eſprits que nous appellons philoſophes du premier ordre, qui ſont ſans ceſſe occupés à produire de grands & inutiles diſcours ſur le bonheur qu'ils ne connoiſſent pas, puiſqu'il n'y a pas de vrai bonheur ſans la tranquillité de l'ame & le contentement de l'eſprit.

On ne trouve pas parmi les Sauvages des auteurs occupés à porter leurs productions aux magazins de la réputation, c'eſt à dire, chez les libraires; & qui après avoir travaillé comme des ânes de meunier, n'ont ſouvent que du ſon comme eux pour toute nourriture: comme eux ſouvent encore ils ont les étrivieres d'importance, quand ils s'aviſent de vouloir être d'une opinion contraire à celle de leurs maîtres, c'eſt à dire, aller à droite quand il faut aller à gauche.

Les Sauvages penſent comme ils veulent; ils mangent quand ils ont appétit; ils dorment quand ils ont ſommeil; ils ſe promenent quand il leur plait; ils ne ſe tourmentent pas l'eſprit ſur l'avenir; & leurs travaux ſont des amuſemens. Il eſt vrai qu'ils ont la vilaine habitude de manger quelquefois leurs priſonniers.

Voilà une vie de cochon, dira-t-on: il faut cependant que cette maniere de vivre ne ſoit pas auſſi mauvaiſe qu'on pourroit le dire, puiſque les trois quarts de nos grands Seigneurs vivent ainſi; la différence qu'il y a entr'eux & les Sauvages, c'eſt qu'au lieu de manger des priſonniers, ils mangent ſouvent leurs créanciers.

F I N.

E771
B719d